

ISBN : 9798737206000

Cette œuvre est sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Pour le détail de cette licence, visiter le lien suivant : <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé – 2021

www.paul-jeanze.fr

<https://www.facebook.com/paul.jeanze>

paul.jeanze@gmail.com

Paul Jeanzé

**MAUVAISES
NOUVELLES**

BdT

LES BÂTISSEURS DU TEMPS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS ET NOUVELLES

Monsieur Z (2014)
La bête à concours (2015)
Un Juif (2018)
Mauvaises nouvelles (2019)
La tête dans le guidon (2020)

POÉZIES

Cinq années quatre saisons
Printemps été (2014 – 2016)
Automne hiver (2017 – 2018)

DIVERS

Notes de mémoire

[...]celui qui s'efforce de vous réconforter, ne croyez pas, sous ses mots simples et calmes qui parfois vous apaisent, qu'il vit lui-même sans difficulté. Sa vie n'est pas exempte de peines et de tristesses, qui le laissent bien en deçà d'elles. S'il en eût été autrement, il n'aurait pas pu trouver ces mots-là.

Rainer Maria Rilke – Lettres à un jeune poète – Lettre du 12 août
1904

Une bien mauvaise nouvelle

En souvenir de Jérôme et de Louis Hémon

Ce jour-là, Maximilien N. sortit des locaux de la SIENE en sifflotant, et après avoir calmement descendu les larges marches qui reliaient le prétentieux hall d'entrée à la vaste esplanade dallée située en contrebas, il se retourna pour contempler une dernière fois l'imposant bâtiment qui l'avait accueilli pendant toutes ces longues années. Malgré sa parfaite connaissance de l'immeuble, il dut dénombrer attentivement le nombre d'étages (sept en partant du bas), puis le nombre de carreaux vitrés (quinze en partant de la droite), avant de pouvoir déterminer où était situé son bureau, car devant l'aspect monolithique de la façade, il lui avait toujours été rigoureusement impossible de différencier les fenêtres les unes des autres. Une fois le bon emplacement repéré, Maximilien N. essaya vainement de distinguer à travers les vitres opaques le moindre élément qui aurait pu lui confirmer qu'il n'avait pas fait d'erreur de calcul. Là, déconcerté de constater combien ce bâtiment était impénétrable de l'extérieur, il reporta son regard sur les immenses lettres surplombant le toit sur toute sa longueur, et qui permettaient de donner à l'austère construction sa véritable identité :

SOCIÉTÉ INDUSTRIELLE D'ÉQUIPEMENTS NEUROLOGIQUES

« Des cerveaux au service de vos neurones », ajouta pour lui-même Maximilien N. avec une pointe d'ironie, au moment même où il se remémorait le bref entretien que venait de lui accorder le nouveau directeur de la SIENE :

« Monsieur N., je tenais personnellement à vous remercier

pour tout le travail que vous avez bien voulu accomplir au sein de notre société. Comme me le rappelait à juste titre mon prédécesseur, alors qu'il évoquait avec admiration votre parcours professionnel lors de ma récente prise de fonction, vous pouvez être fier de tout le chemin parcouru au cours de ces vingt années : entré dans notre entreprise en tant que modeste agent de maintenance, vous avez su, par votre dévouement, votre patience, votre opiniâtreté et votre travail acharné, vous hisser jusqu'au poste très convoité de Chef du DCQI¹. Je sais ô combien vous êtes apprécié de vos collègues, et je vous le répète une nouvelle fois, soyez assuré de notre plus vive admiration. C'est donc avec beaucoup d'émotion, et également avec une peine immense et sincère, que je me vois dans l'obligation de vous notifier votre licenciement, licenciement qui prendra effet dès demain huit heures. Monsieur N., je suis vraiment désolé ; malheureusement, en regard des lourdes responsabilités qui me sont octroyées, il m'arrive de devoir annoncer de bien mauvaises nouvelles à mon personnel et celle-ci l'est particulièrement, pour vous comme pour moi. Si seulement cette décision avait pu être de mon ressort, si seulement ! Pourtant, croyez bien que j'ai tenté l'impossible, Monsieur N., je dis bien l'impossible ! pour empêcher votre éviction, allant jusqu'à prendre le risque insensé de me mettre en grave danger en prenant votre défense. Ah ! mon cher Maximilien, si seulement j'avais été entendu, alors soyez certain que notre présent entretien aurait pu ne jamais avoir eu lieu. Malencontreusement, il arrive parfois que les arbitrages arrêtés au sein de la société mère entrent en conflit avec les intérêts particuliers de ses propres établissements ; et si le comité directeur a fait le choix douloureux de trancher en votre défaveur, je tenais à vous assurer que cela n'était aucunement lié à vos compétences, que nous savons remarquables. À cet égard, et parce que la société SIENE a toujours agi avec probité et honnêteté avec l'ensemble de son personnel, nous mettons en ce jour difficile un point d'honneur à vous révéler en toute transparence les raisons de ce choix ; des raisons basées, vous

1 *Département Central lié aux Questions Informatiques*

n'en serez aucunement surpris, sur des critères exclusivement économiques et rationnels où le facteur humain ne peut entrer en ligne de compte. Monsieur N., vous n'ignorez pas le contexte dans lequel nous évoluons actuellement, un contexte où la pression fiscale imposée aux plus beaux fleurons de notre industrie est devenue insupportable. Dans ce contexte terriblement dramatique, des entreprises comme la nôtre se voient contraintes de se séparer avec énormément de regrets de leurs meilleurs éléments pour les remplacer par une main d'œuvre, certes souvent issue de pays étrangers, mais beaucoup moins coûteuse. Monsieur Maximilien N., je ne doute pas que vous saurez rebondir face à une telle difficulté, et parce que c'est vous seul qui êtes le principal acteur de votre parcours professionnel, je suis certain que vous sortirez vainqueur du terrible coup du sort dont la destinée vous a sournoisement frappé. Monsieur N., je le dis solennellement devant vous aujourd'hui, j'ai une foi indéfectible en l'avenir, et plus particulièrement en l'avenir qui vous est réservé. Monsieur N., je vous prie de bien vouloir agréer de ma plus vive sympathie, et en guise de conclusion autant que d'encouragement, je vous dis le plus simplement du monde : adieu... adieu Monsieur N., et... bonne chance pour la suite... »

Après ce long monologue, le directeur s'épongea hâtivement le front, se leva précipitamment de sa chaise, et tout en se gardant de saluer Maximilien N. de sa main droite, lui indiqua très poliment le chemin de la sortie avec la gauche.

*

Cette saynète était somme tout extrêmement convenue, et à sa lecture, vous aurez certainement reconnu une histoire qu'un jour ou l'autre un ancien collègue sera venu vous raconter. Si, par un méchant hasard, vous-même aviez été le protagoniste malheureux de cette entrevue (oublions l'obséquieux directeur, tant il était rare que ce genre d'individu eût du temps à perdre avec des futilités telles que

la littérature), vous auriez pu reprendre le récit à votre propre compte et le terminer ainsi : Maximilien N., parce qu'il était doté d'un tempérament exceptionnel qui refusait la défaite, mais également parce qu'il savait discerner les opportunités les plus avantageuses au milieu des pires calamités, prit la courageuse et douloureuse décision de quitter le pays qu'il aimait tant pour retrouver très rapidement une place équivalente dans les bras d'une belle étrangère. Bien entendu, mais ce cas névrotique ne saurait concerner que les littérateurs pessimistes et désabusés, il aurait pu advenir que cette mésaventure se terminât de façon plus navrante, et que Monsieur N., profondément marqué par une décision si implacable et si cruelle, fût victime d'une terrible dépression qui le conduisît en un temps record d'un agréable et douillet pavillon de banlieue à l'enfer du trottoir, après avoir perdu coup sur coup : collègues, amis, femme et enfants (souvent en même temps), et pour finir, le peu qui pouvait encore lui rester de dignité.

*

En bas des escaliers, bien loin d'imaginer le destin étriqué de tous ces êtres qui n'avaient heureusement leur place que dans les livres, Monsieur N. se mit de nouveau à siffloter ; et d'ailleurs, depuis quand cela ne lui était-il plus arrivé ? En retrouvant soudain ce geste qui lui fut jadis familier, il lui revint en mémoire une anecdote datant de ses débuts dans la société : alors qu'il n'était qu'un simple agent préposé à l'installation des matériels les plus divers, on lui ordonna un matin, ce qu'il interpréta comme une promotion, de se rendre dans le bureau du nouveau directeur afin de mettre en service son ordinateur. Malgré un travail que la plupart de ses collègues informaticiens jugeaient ingrat voire dégradant, car il était courant de devoir se mettre à genou au milieu d'une épaisse poussière pour procéder à certains branchements, il affectionnait tout particulièrement ces interventions qu'il trouvait beaucoup plus gratifiantes que le simple agencement d'un bureau avec retour

accompagné de son fauteuil, opération pendant laquelle il devait subir, avec une infinie patience, les desiderata sans cesse changeants du futur occupant. Il effectuait généralement les installations à caractère informatique très tôt le matin, bien avant l'arrivée des autres salariés, et s'il ne lui était jamais venu l'idée qu'il pût pénétrer dans les bureaux par effraction, la présence d'une photographie ou d'un petit bibelot lui donnait souvent l'impression de pouvoir toucher du doigt un peu de l'intimité de ses habitants. Ce matin-là, l'installation avait été plus longue qu'à l'accoutumée, tant il avait maintes fois vérifié l'ensemble des connexions pour être certain de ne pas avoir commis la plus petite des erreurs. Alors qu'il s'apprêtait à quitter un bureau dans lequel il n'avait pu saisir la moindre atmosphère, car les directeurs se succédaient trop rapidement pour laisser durablement une quelconque empreinte dans l'immense pièce (à moins qu'il n'y eût, à partir d'un certain niveau de responsabilité, plus aucune place pour l'intimité), il s'était mis à siffloter, ainsi qu'il le faisait sans vraiment s'en rendre compte dès lors qu'il achevait une tâche de façon satisfaisante. À cet instant, le directeur était entré brusquement dans son bureau, et d'une voix très ferme, lui avait recommandé de s'abstenir de siffler à l'avenir, dans les bureaux comme dans les couloirs d'ailleurs, tant un comportement aussi désinvolte ne saurait être toléré dans une entreprise aussi sérieuse que la SIENE. Impressionné par l'autorité du nouveau directeur, le jeune Maximilien avait d'autant plus sagement obtempéré à la consigne qu'il s'était rapidement rangé à cette opinion qui ne souffrait finalement d'aucune contestation possible. Il y avait maintenant vingt ans qu'il avait obéi avec déférence à ce supérieur exigeant, avant de réaliser en conséquence, la carrière que l'on savait.

*

En ce début de printemps, Maximilien N. portait un costume gris-anthracite, une cravate du même ton ainsi que de longues

chaussures noires immaculées ; parce que les matinées étaient encore fraîches, il protégeait son apparence à l'aide d'un très beau manteau en laine. En détaillant son élégante tenue et en songeant de nouveau au précieux conseil que lui avait donné en son temps ce directeur, il se demanda subitement s'il n'était pas quelque peu inconvenant de siffloter dans un tel accoutrement. C'était certainement pour cette raison que le lendemain matin, et tant pis s'il dut pour cela affronter les derniers frimas, il ressortit un vieux pantalon en lin beige, ainsi qu'une chemise froissée, couleur crème, à laquelle il retroussa les manches. Il n'oublia pas non plus la casquette plate qui traînait depuis si longtemps au fond du chiffonnier en compagnie de cette fameuse écharpe en soie bicolore, jaune et rouge, qu'il aimait à nouer autour de son cou lorsqu'il sortait les soirs d'été pour timidement s'installer aux terrasses des cafés. Il retrouva également une antique paire de chaussures de sport qui autrefois avaient sans doute été blanches ; sur son épaule, une besace en tissu venait compléter le tableau. Ainsi costumé, ou plutôt, enfin revêtu de ces petites choses disparates qui curieusement lui donnait, sinon l'impression d'un ensemble harmonieux, au moins le sentiment d'une cohérence sereine, il partit se promener en sifflotant, le long de la rivière qui prenait sa source au pied de sa maison, cette petite rivière qui patiemment l'avait attendu pendant tout ce temps en clapotant. Après quelques minutes de marche, il s'assit dans une herbe verte encore gorgée de rosée et extirpa de la besace un bloc de papier à dessin ainsi qu'une petite boîte de crayons pastel. Face aux arbres qui commençaient à reprendre des couleurs, il commença par griffonner une surface plane, plusieurs traits en escalier, puis un large rectangle recouvrant la majeure partie de la feuille qu'il coloria ensuite d'un gris très foncé. Cette première étape achevée, il traça soigneusement un quadrillage régulier dans le rectangle à l'aide d'une planchette de bois trouvée au bord de l'eau, et compta attentivement le nombre de lignes (sept en partant du bas), puis le nombre de carrés (quinze en partant de la droite), avant de dessiner une croix au centre de l'emplacement correspondant. À l'aide d'une gomme, il effaça

méticuleusement le fond gris recouvrant le carré sélectionné, et pour terminer, crayonna dans l'espace libre la silhouette d'un homme, avec à ses côtés, une immense plante verte qui finit par déborder généreusement sur les carreaux contigus. Au moment de tourner la page, Maximilien N. contempla une dernière fois, non sans mélancolie, le croquis qui reposait sur ses genoux. Alors, tout doucement, il se mit à pleurer.

Un fameux swing

En plus d'être un homme fort respectable, Guillaume de la Tassignière était également un excellent joueur de golf ; aussi, dès le retour des beaux jours, il retrouvait avec plaisir chaque dimanche matin ses trois partenaires de jeu au Domaine de la Flumerolles pour une partie qui débutait toujours à huit heures précises. Ses compagnons avaient beau être des golfeurs accomplis, Guillaume de la Tassignière les surclassait invariablement avec une facilité déconcertante, et au cours du traditionnel repas qui suivait, un de ses amis ne manquait jamais de ponctuer ainsi cette longue et agréable matinée : « Mon cher Guillaume, vous avez un fameux swing ! »

En raison sans doute de sa cinquantaine sereine, cet amateur éclairé goûtait le compliment avec un sourire modeste, sans regretter le moins du monde que l'éducation très stricte prodiguée par ses parents le conduisît logiquement vers une brillante carrière au sein du Ministère de la Justice, plutôt qu'en direction d'un périple hasardeux sur le circuit professionnel. Ainsi, depuis sa récente nomination à la fonction de procureur de la République, Guillaume de la Tassignière pouvait tranquillement, le soir venu, se ressourcer dans la quiétude d'un bel appartement situé au cœur d'un quartier chic d'une flegmatique métropole de province. Certes, il avait d'abord été accueilli assez froidement par les résidents, méfiants qu'ils furent de voir s'installer au milieu de leur paisible retraite, un homme seul un peu plus jeune qu'eux ; mais très rapidement, ses voisins, et plus particulièrement leurs épouses, ne purent que louer son charmant caractère ainsi que sa remarquable discrétion. Depuis maintenant dix ans, le magistrat empruntait l'escalier de marbre menant jusqu'à l'avant-dernier étage de l'immeuble, et si en tournant la clef dans la serrure de sa porte d'entrée capitonnée, il regardait parfois distraitemment vers le haut, jamais il ne se préoccupa des marches en

bois poussiéreuses qui, à partir de son palier, débouchaient sur une antique garçonnière dont on lui avait mentionné au moment de son aménagement qu'elle était abandonnée depuis bien longtemps.

C'était certainement pour cela, et non en raison d'une défiance quelconque, qu'il fut surpris de croiser un jour en fin d'après-midi, deux ouvriers en provenance du dernier étage, avec sous le bras de vieilles planches moisies et des lambeaux de tapisserie défraîchis par le temps ; et le matin suivant, de les voir emprunter en sens inverse le petit escalier avec un parquet flambant neuf ainsi que quelques pots de peinture murale. Guillaume de la Tassignière oublia rapidement ces deux rencontres successives, car pendant les semaines qui suivirent, il dut instruire un dossier délicat : le cas d'une jeune femme qui, prise d'un violent accès de colère, avait défenestré du dixième étage l'homme qui venait de lui offrir un bouquet de fleurs ; aussi, lorsqu'il eut terminé de boucler l'instruction de ce dossier qui allait certainement envoyer la coupable en prison pour de nombreuses années, le matin où il salua un jeune homme mal réveillé en compagnie d'un individu en costume lui vantant le prix modique de cet appartement avec vue imprenable sur la rive droite, seul son subconscient commença, sinon à s'inquiéter, au moins à s'interroger.

*

Il fallut que le havre de paix se transformât en véritable enfer pour qu'enfin Guillaume de la Tassignière comprît que la garçonnière oubliée avait hérité ce jour-là d'un nouveau locataire : en provenance de l'étage supérieur, ce n'était plus maintenant qu'un déferlement quotidien de cris et de rires grossiers qui s'ajoutaient à une musique assourdissante, des hurlements même, au fur et à mesure que la soirée avançait et que l'occupant des lieux et ses invités s'imbibaient d'alcool et fumaient des substances dont il pouvait sentir jusqu'à l'odeur âcre s'infiltrer dans son propre salon ;

et quand le lendemain matin, alors qu'il s'apprêtait à descendre difficilement les escaliers dans un état second, il avait le déplaisir de devoir ramasser les éclats de bouteille et les mégots de cigarette que l'on avait négligemment jetés au pied sa porte, le procureur avait encore toutes les peines du monde à réaliser la situation à laquelle il devait faire face. À plusieurs reprises, il avait pourtant calmement demandé au voisin de se montrer, sinon plus civilisé, au moins compréhensif avec son entourage, l'incitant gentiment à faire moins de bruit passé une certaine heure. Lors de ces entretiens, Guillaume de la Tassignière, dont on connaissait la sérénité et surtout la tolérance, s'était fait le porte-parole de copropriétaires si excédés que toute tentative de discussion de leur part dégénérait systématiquement. Malheureusement, la tolérance pouvant offrir à l'homme seulement ce qu'elle avait à lui proposer, Guillaume de la Tassignière finit par être fortement indisposé par ce bruyant voisinage, et la fatigue accumulée au cours de toutes ces nuits sans sommeil devint si prégnante, que les rencontres du dimanche matin s'achevaient maintenant par ce constat étonné : « Mais enfin mon cher Guillaume, où diable est donc passé votre fameux swing ? »

*

Suite à un samedi soir qui se termina une nouvelle fois par une interminable nuit blanche, Guillaume de la Tassignière s'excusa au dernier moment et à la grande surprise de ses partenaires, de son absence au traditionnel rendez-vous dominical. Immédiatement après avoir raccroché son téléphone, il se rendit dans son bureau, là où justement il rangeait son matériel de golf, et choisit parmi les nombreux clubs de sa collection, un solide fer numéro 7 en acier, avant de soigneusement ajuster ses gants blancs. Il fit quelques tourniquets avec le club, vérifiant ainsi qu'il était parfaitement équilibré, puis sortit tranquillement de son appartement en direction de la garçonnière. Malgré la fatigue, il se sentit parfaitement bien, voire étonnamment détendu. Arrivé sur le minuscule palier, il sonna

longuement à la porte et se mit très calmement en position ; il savait qu'il aurait tout son temps avant que l'irréductible fêtard vînt lui ouvrir, car sans doute venait-il de l'extirper d'un lourd sommeil enivré. Légèrement courbé et assez désaxé par rapport à la porte d'entrée, mais ce fut la seule position satisfaisante qu'il trouva eu égard à l'étroitesse des lieux, il sourit pour la première fois depuis bien longtemps et s'imagina dans une de ces situations délicates à appréhender suite à un coup qui aurait fâcheusement dévié ; une situation où il devait alors faire preuve de tout son talent pour se dégager, soit d'un sous-bois touffu, soit d'une pente pierreuse. Il fléchit un peu les genoux, fixa le point supposé où aurait dû se trouver sa balle, et réalisa un *demi-swing* en guise de coup de préparation. Alors qu'il se mettait de nouveau en position, il entendit des pas traînants qu'accompagnaient une voix lasse se rapprocher mollement de la porte. Plus tard, lorsque Guillaume de la Tassignière se remémora son geste, il fut bien incapable de le décomposer dans sa totalité ; en revanche, il avait immédiatement pressenti ce matin-là avoir atteint la perfection, et aussi ne fut-il pas surpris, lorsque la Police quelque peu dans l'embarras vint par principe l'interroger, d'apprendre que son malheureux voisin était mort sur-le-champ, son décès ayant probablement été provoqué par un objet en acier asséné avec une violence inouïe, car la victime avait été découverte gisant dans une mare de sang avec toute la partie gauche du crâne complètement défoncée.

Lorsqu'il retrouva, avec un large sourire, ses partenaires le dimanche suivant, et même s'ils durent certainement un temps regretter sa méforme passagère, ces derniers furent néanmoins soulagés de pouvoir ponctuer ainsi leur agréable matinée : « Mon cher Guillaume, vous avez vraiment un fameux swing ! »

Charité bien ordonnée...

« — ... et pour finir, tout ce qui est en plastique dans le tout-venant, les deux chaises dans le mobilier, et le vieux vélo dans les métaux.

— Entendu ! Ah, j'allais oublier, j'ai également une table en verre. Je la dépose où ?

— Vous n'avez qu'à la balancer dans les gravats, elle se cassera en tombant !

— Je vous remercie ; bonne journée ! »

Une fois sa carte d'accès à la déchetterie vérifiée par l'employé municipal, Thomas Colombin recula avec précaution au plus près du panneau indiquant « gravats (sauf plâtre) », ce qui lui permit peu de temps après de basculer sans trop d'effort le lourd plateau en verre dans la benne située trois mètres en contrebas. Une semaine auparavant, il s'était enfin résolu à entreprendre un sérieux nettoyage de printemps, et comme chaque année, il avait été étonné d'avoir pu remplir sans difficulté sa remorque ainsi que le coffre de sa spacieuse voiture d'une quantité incroyable d'éléments les plus divers, qu'ils fussent cassés ou devenus absolument inutiles ; mais il avait surtout été déconcerté d'avoir à se débarrasser d'objets dont il ne s'était jamais servi : deux énormes extincteurs ; une série de longues plinthes de bois ; ou encore un gros sac débordant de vêtements pour bébé – taille un mois – alors qu'il avait pourtant bien précisé à son entourage que le petit dernier pesait un peu plus de quatre kilogrammes à la naissance. Même s'il savait pertinemment que tout ce qu'il jetait n'était qu'une goutte d'eau ajoutée à l'impressionnant gaspillage qui s'amoncelait sous ses yeux, ce bon père de famille ne pouvait s'empêcher d'éprouver, à chacune de ses visites dans ce lieu de perdition, un sincère sentiment de culpabilité ; ainsi, en ce tout début de matinée, sa conscience n'ignora pas que les

vêtements auraient certainement pu être une bénédiction pour un sinon plusieurs ménages nécessiteux. Il regretta alors un court instant de ne jamais prendre le temps de régulièrement faire des dons auprès de l'association caritative qui avait ses locaux en bas de sa rue, avant de se rappeler qu'il savait parfois se montrer généreux, à l'exemple du chèque d'un joli montant (dont les deux tiers étaient heureusement déductibles de ses impôts) qu'il faisait parvenir chaque début d'année à une organisation qui luttait contre des fléaux divers et variés à l'autre bout de la planète. Aussi, sa culpabilité ne durait jamais très longtemps, et aujourd'hui encore, à peine eut-il quitté la déchetterie qu'il fût surtout satisfait, lui qui aimait avant tout voir ses affaires bien rangées, d'avoir promptement nettoyé un garage qui commençait à être passablement encombré.

*

Cette corvée menée à bien, Thomas Colombin emprunta l'esprit libéré la petite route qui remontait vers le centre du bourg ; là, après un rapide trajet, il déboucha en chantonnant non loin du marché couvert où il venait régulièrement choisir fruits, légumes et autres produits frais qu'il se ferait une joie de cuisiner une fois rentré dans la maison familiale. Au moment où il sortit de sa voiture, une furieuse giboulée s'abattit sur la chaussée ; et, tandis qu'il courait se mettre à l'abri au milieu des étals, il dut presque contourner, devant l'entrée du marché, un homme assis en tailleur à même le sol, le dos posé contre un arbre et les yeux perdus dans le lointain. En considérant un bref instant le visage fatigué, et surtout parce qu'il restait prostré sous la pluie battante, Thomas Colombin comprit immédiatement que l'homme se trouvait, selon la formule consacrée, dans une « situation de grande précarité. » En passant tout près de lui, il fut soulagé que le pauvre hère ne dégageât pas l'odeur pestilentielle si caractéristique des clochards qui habituellement faisaient la manche le long des trottoirs des grandes villes, et qui provoquaient en lui une irrépressible envie de vomir ; et c'est sans

doute parce qu'il perçut encore beaucoup d'humanité dans cet homme sur qui l'eau ruisselait, qu'il en eut immédiatement le cœur chaviré.

Pris d'un remords soudain, bouleversé même, Thomas Colombin s'arrêta un moment pour réfléchir à la façon dont il pourrait apporter son aide au malheureux ; et, tandis qu'il envisageait dans un premier temps de simplement lui donner une pièce ou deux quand il quitterait les lieux, il décida dans un noble et sincère élan de générosité, de lui offrir un sac rempli de nourriture. Devant le premier étalage, il choisit un régime de bananes ainsi que des oranges avec le plus grand soin ; puis, estimant ce choix un peu trop trivial malgré leur lointaine provenance, il ajouta une belle barquette de fraises de type gariguettes cultivées non loin de là, sans d'ailleurs s'étonner le moins du monde qu'elles fussent excessivement plus chères que les produits importés de l'autre bout de la planète. Du côté de la boucherie-charcuterie, il fit bien attention à ne pas seulement réserver à l'individu des produits bas de gamme, et s'il choisit effectivement des blancs de dinde industriels sous cellophane, il n'hésita pas non plus à acheter du jambon cru au fumet délicieux ainsi que de la rosette de fabrication artisanale. Ensuite, plutôt que de prendre des légumes frais que l'homme n'aurait sans doute pas les moyens de préparer, il opta pour plusieurs salades composées qu'il acheta chez le traiteur ; chez le fromager, il sélectionna un bon morceau de Saint-Nectaire ainsi qu'un quart reblochon pas trop fait. Tout à coup, alors qu'il se dirigeait vers le boulanger, il devint subitement soucieux : et si l'homme était finalement parti, chassé par la pluie ? Angoissé par cette pensée, il opta rapidement en faveur d'une gâche vendéenne et d'un pain de campagne qui se conserveraient plus longtemps que la traditionnelle baguette qu'il affectionnait ; et, satisfait par un panier qui lui semblait maintenant convenablement garni, il remit ses propres achats à plus tard et sortit précipitamment du marché couvert.

Le cœur battant plus que de raison, Thomas Colombin fut d'abord soulagé de constater que la pluie avait cessé et qu'un timide soleil tentait de faire briller les flaques d'eau qui parsemaient la place ; et puis quel soulagement quand il aperçut l'homme, toujours prostré contre son arbre ! Il inspira profondément, s'approcha très maladroitement du malheureux, et en lui tendant le sac rempli de victuailles, il ne réussit qu'à balbutier : « tenez, c'est pour vous ». Lorsque le type leva sur lui des yeux hébétés, pour le remercier sans doute, Thomas Colombin s'était déjà réfugié dans sa voiture, regrettant seulement de ne pas avoir su trouver les mots de réconfort qui eussent peut-être permis au visage déjà marqué par les nuits passées dehors, d'esquisser un vague sourire. Derrière son pare-brise, il l'observa quelques secondes fouiller dans le sac de courses, mais il était trop éloigné pour pouvoir deviner l'effet de la surprise sur son visage. Quelques instants plus tard, en passant au ralenti devant le marché couvert, il aurait aimé lui adresser un petit geste d'encouragement, mais l'homme avait de nouveau la tête baissée ; il semblait s'essuyer les yeux, comme s'il venait de pleurer.

*

Comme toutes les nuits depuis cinq ans, Thomas Colombin se réveilla en sueur ; et comme toutes les nuits depuis cinq ans, il dut appeler sa femme afin qu'elle lui apportât de quoi le soulager. Au milieu de tous les cauchemars de ses nuits agitées, sans doute ce rêve était-il celui qui le marquait le plus douloureusement, car combien de fois avait-il songé agir ainsi en voyant le pauvre type assis contre son arbre, et pour lequel il n'avait jamais su faire mieux que de retenir discrètement sa respiration avant d'esquisser un vague sourire navré en passant à sa hauteur. Mais promis ! la prochaine fois, il prendrait le temps de faire quelque chose pour lui.

Ce jour-là, la pluie avait rendu la chaussée glissante, et absorbé à imaginer encore et toujours le scénario qu'il comptait

appliquer la semaine suivante en faveur du clochard du marché, ébloui également par le soleil qui perçait les nuages, il oublia pendant une fraction de seconde combien la visibilité était réduite au moment de quitter la place ; il ne vit pas arriver la camionnette en provenance de sa gauche, et ce n'est que bien plus tard, après deux mois de coma artificiel puis plus d'une année d'une convalescence éprouvante, qu'il apprit que c'était un vagabond habitué du quartier qui l'avait dégagé de son véhicule en flammes avant que les pompiers ne fussent arrivés sur place ; et, coïncidence troublante, depuis l'accident, personne ne l'avait plus jamais revu, ni là, ni ailleurs dans la commune.

Il devait être deux ou trois heures du matin ; Thomas Colombin savait que sa courte nuit était déjà terminée, car jamais l'insondable douleur en provenance de ses jambes amputées ne le laissait se rendormir ; tout au plus parvenait-il à somnoler jusqu'à l'aurore, une fois ses calmants absorbés. Quand le jour définitivement se levait, il rejoignait péniblement, la faute à des trottoirs étroits et défoncés qui rendaient le trajet en fauteuil dangereux à l'aller et fatigant au retour, le local de l'association caritative située en bas de sa rue, et au sein de laquelle il tentait d'apporter son aide du mieux que son pauvre corps le lui permettait, aux personnes les plus démunies dont parfois il enviait secrètement la démarche claudicante. Le soir venu, après une interminable journée à espérer voir apparaître miraculeusement l'homme du marché sur le seuil du petit local, il en refermait doucement la porte à clef, et regardait en soupirant la courte montée qui menait jusqu'à son domicile ; mais, pire que ce simple trajet qui lui paraissait à chaque fois insurmontable, il redoutait par-dessus tout, à chaque jour qui passait, que sa longue attente fût un jour satisfaite ; que le vœu si cher à son cœur de revoir son sauveur pût un jour se réaliser, comme si passée la joie de pouvoir le remercier, il plongerait alors définitivement dans sa triste vie de mutilé, sans rien d'autre à espérer que... « Allez, Thomas, c'est juste une petite côte de rien du tout à

remonter ; et puis ça va continuer à te faire les bras, ils n'ont jamais été aussi musclés », murmura-t-il en faisant pivoter son fauteuil.

Ce soir-là, nous étions au cœur du printemps, et une furieuse giboulée venait de laisser de larges flaques d'eau sur la chaussée. Au milieu de nuages gris encore agités, le soleil profita d'une petite ouverture bleutée pour venir s'y glisser. Thomas Colomin contempla les Cieux avec un sourire apaisé et s'arma de courage ; avant de traverser, il regarda longuement sur sa gauche avant de rejoindre l'autre côté.

Un bon coup de balai

Déjà, j'avais été très étonné de devoir me présenter à la mairie. Pour recevoir ma carte professionnelle, qu'on m'avait dit au téléphone. En allant la récupérer ce matin, j'ai surtout eu envie de rigoler quand sur un petit bout de carton, j'ai lu sous mon nom : *Agent municipal affecté à la valorisation des espaces publics*. En fait, je n'ai pas pu me retenir. Je me suis marré un bon coup et j'ai bien senti que ce n'était pas du goût de la petite dame qui s'occupait des... comment c'était marqué sur son carton à elle... Ah oui ! *Responsable des ressources humaines*... Nous, dans notre famille, on est cantonnier de père en fils depuis un bon bout de temps déjà, alors vous savez, ces bureaucrates qui inventent des expressions savantes en croyant découvrir le fil à couper le beurre, on n'y fait plus trop attention. Oui, cantonnier de père en fils ! un bel arbre généalogique, populaire et bien planté, avec les feuilles et toutes les racines qui vont avec ! Tiens, et si je m'en faisais un, de blason familial, avec une pelle et un balai, histoire de faire comme dans les familles nobles, avant qu'on vienne leur couper le sifflet au moment de la Révolution ? D'ailleurs, mon grand-père nous racontait souvent qu'un lointain aïeul avait été au service du Marquis de Rambergues, juste avant la prise de la Bastille. Aujourd'hui, je travaille pour la Municipalité et l'ensemble de ses administrés, mais surtout pour Monsieur le Député, dont le trottoir doit être consciencieusement balayé, au moins trois fois par jour. Alors moi, Révolution ou pas, je ne suis pas dupe, je sais bien que ça a pas changé grand-chose. Avant, mes ancêtres ramassaient à la pelle les merdes du Grand bleu de Gascogne au moment de la chasse à courre, en bas des marches du château ; maintenant, j'aspire avec l'aide de mon ami mécanique Glouton, les *déjections canines*, comme dirait la petite dame planquée derrière son joli carton, et puis aussi tous ces gens qui se bouchent le nez et qui ferment les yeux dès qu'ils ont à affronter la

réalité en face. Car vous savez, il est dans un bien triste état le trottoir quand je passe le matin de bonne heure avec ma machine pour tenter de le tirer de sa crasse : crottes, crachats, et puis aussi papiers, canettes, mégots de cigarette, et un peu plus loin le paquet vide aussi, tout de noir vêtu avec dessus la photo d'une tête hideuse, prisonnière d'un appareil respiratoire, et qui crève d'un cancer de la gorge. Putain, mais quel est le tordu qui un jour a eu l'idée de mettre toutes ces horreurs sur une petite boîte en carton ? Moi, plutôt que d'essayer de foutre la trouille aux gens qui fument, si j'estime que c'est trop dangereux pour la santé, hé bien j'interdis la clope, c'est quand même pas bien compliqué ! Il faudrait peut-être savoir ce que l'on veut, non ? En attendant, j'ai surtout envie de les envoyer sur Mars tous ces emmerdeurs qui viennent constamment me faire la morale en étalant toute la misère du monde sous mon nez, surtout que la morale, ça ne se jette pas en pâture sur la place publique ! Non, la morale, ça se passe à huis clos, entre ma conscience et moi. Et si jamais j'ai besoin d'un petit coup de main, je vais me confesser à l'église en bas de chez moi. Elle est là pour ça l'Église ; c'est son rayon la morale. Finalement, ça a tout changé la Révolution. Avant, même la merde avait une certaine classe ; alors que maintenant... ça a bousillé l'Église aussi la Révolution... Alors, on se raccroche à quoi aujourd'hui pour avoir un semblant de spiritualité, on se raccroche à quoi, vous avez une idée, vous ? Maintenant, c'est Liberté, Égalité, a bien Voté ! comme je dis toujours aux piliers de mon comptoir, avec qui je prends ma pause au moment du déjeuner. À ce moment-là, j'en ai nettoyé tellement de la merde sur les trottoirs qu'il n'y a qu'un bon petit coup de blanc qui arrive à m'enlever provisoirement l'envie de gerber ! Au fur et à mesure des petits coups de blanc, on se raconte des blagues, souvent vulgaires c'est sûr, et on rigole de plus en plus fort sous les yeux furieux des honnêtes gens qui aimeraient bien pouvoir bouffer tranquillement leur steak-frites en regardant les informations sur la télé géante du café. M'étonne pas qu'ils soient si tristes d'ailleurs, les honnêtes gens, car c'est plutôt déprimant le programme qu'on leur propose en

ce moment sur les écrans : « Mes chers compatriotes, vous avez voté pour moi et je vous en remercie ! Parce si vous aviez voté pour le salaud d'en face, j'aurais boudé très fort. Merci bande de blaireaux ! Il aura suffi de vous faire croire que grâce à moi vous alliez accéder à une vie meilleure, et hop, voilà que je suis élu dans un fauteuil. La démocratie, la politique, c'est vraiment formidable. Allez, à la prochaine élection, bande de cons ! » Chez nous, personne n'est allé voter. Je sais même pas si l'un d'entre nous est déjà allé voter un jour. Ah oui, j'ai oublié de vous dire... J'habite une très grande maison au milieu de la ville, et qui a été découpée en plein de petits appartements, comme ça les loyers ne sont pas trop chers. Et puis le propriétaire, ça lui rapporte plus que de louer la bicoque entière à une seule et même famille, même pétée de thunes ; tout le monde s'y retrouve finalement ; enfin, sauf peut-être la famille riche avec tous ses mômes qui maintenant ne trouve plus de baraque assez grande pour se loger. Dans cette maison, Il n'y a que des gens comme moi, des gens simples, des gens qui n'ont pas la folie des grandeurs. Et puis un peu cabossés par la vie aussi. Ouais, on a pas toujours la vie facile, mais au moins on a une vie. Pas trop moche. Enfin... je crois... Des fois on s'engueule, parce que c'est pas toujours simple de vivre les uns sur les autres ; des fois, on s'engueule même tellement que certains s'en vont en claquant la porte. Ils ne reviennent jamais et ils sont vite remplacés ; de ceux qui sont partis, on garde juste quelques souvenirs. Des fois, il y en a aussi qui meurent. C'est souvent le foie qui lâche, ou les poumons, car les médecins et tout ça, faire attention à ce que l'on mange et ce que l'on boit, on s'en fout pas mal ; alors, pour rendre un dernier hommage à notre compagnon disparu, on se retrouve autour de la table commune et on fait un bon gueuleton.

Devant la maison, il y a aussi une grande cour qu'on a patiemment transformée en jardin. En ce moment, c'est plein de fraises. J'en suis fier de notre jardin, surtout quand je vois les gens passer dans la rue et reluquer les fraises. Ils sont jaloux ça se voit.

Alors je suis encore plus fier. Et puis j'en vois aussi qui passent et qui sont surpris ; ils ralentissent, esquissent un léger sourire, et puis ils accélèrent de nouveau. Une fois par an, pas plus souvent, il y en a même un qui s'arrête et qui me complimente sur les fraises, sur les salades, et sur les haricots verts aussi. Il me dit que ça lui rappelle le jardin de son grand-père, quand il était petit et qu'il allait passer ses vacances à la campagne. Alors il parle, et parle encore pendant un bon quart d'heure sans que je puisse en placer une. Dans ces yeux, quand il me dit au revoir, je vois bien qu'il est tout heureux d'avoir évoqué avec moi ses souvenirs, comme si je lui avais donné, sans vraiment le faire exprès, quelques instants de répit. Et là, je crois comprendre pourquoi il m'a été généreusement accordé la vie sur cette putain de Terre.

L'agent immobilier

À ses débuts, il n'était qu'un simple intermédiaire rémunéré pour mettre en relation des vendeurs pressés avec des acheteurs soupçonneux. Pourtant, au gré des transactions, il apparut évident à cet agent immobilier que manoirs et autres pavillons étaient bien plus que de simples murs silencieux, et qu'à leur manière, ils réagissaient différemment en fonction des individus qui leur étaient présentés : le long d'une avenue cossue, c'était une maison de ville qui envoyait dans le front d'un visiteur une poutre en chêne massif ; à quelques encablures d'un petit village, c'était une antique ferme qui troquait miraculeusement le temps d'une visite, son agréable parfum de violettes contre une terrible odeur de fumier ; comme les humains hélas, si les maisons avaient bel et bien une âme, il était malheureusement rare qu'elles l'utilisassent à bon escient. Bien entendu, il fallut au professionnel rigoureux un peu de temps pour admettre ces faits peu rationnels, mais dès qu'il commença à manœuvrer adroitement auprès des acquéreurs sur lesquels la maison semblait avoir jeté son dévolu, il devint en peu de temps un des meilleurs vendeurs de la région.

Quelques années plus tard, alors qu'il venait de créer sa propre affaire, un couple de retraités contacta son agence afin de lui confier la vente d'un magnifique pavillon dans un secteur qualifié de très recherché ; une affaire a priori facile pour un bénéficiaire certainement conséquent. Pourtant, au cours de l'inspection qu'il effectua pour rentrer en contact avec le bien, c'était ainsi que l'agent immobilier baptisait désormais la première étape de son travail, aucune atmosphère tangible ne se dégagait de la belle demeure, et il en éprouva un désagréable pressentiment. Au bout de six mois, ce qui était un délai très inhabituel pour ce quartier résidentiel, la maison du couple n'avait toujours pas trouvé preneur ; et, tout aussi

mystérieusement, alors que jusqu'à présent, tous les biens qu'il avait eu à vendre se manifestaient toujours d'une manière ou d'une autre, jamais celle-ci ne broncha quand elle vint à être visitée. Plus étonnant encore, des acquéreurs potentiels exprimaient des exigences plus ou moins fantaisistes au cours de la visite ; quant à ceux qui montraient un intérêt certain pour la demeure au terme d'un minutieux deuxième rendez-vous, ils se retrouvaient alors en proie avec d'in vraisemblables difficultés financières. Il se souvint notamment, alors que la maison affichait près de deux cents mètres carrés habitables, du mari d'un couple sans enfant qui la jugea tout à coup bien trop petite à son goût, ou encore de ce dirigeant de deux grosses entreprises florissantes du bâtiment qui, du jour au lendemain, furent mises en liquidation judiciaire.

Vexé de ne pas être, le temps d'une transaction qu'il avait espérée éphémère, à la hauteur de sa réputation, mais également déconcerté par cette situation surréaliste, il se rendit une fin d'après-midi dans la belle propriété, profitant de l'absence de ses propriétaires. D'ailleurs, au-delà des nombreuses visites à caractère professionnel qu'il avait pu effectuer, il aimait venir la revoir, seul, en cachette presque, si bien que l'on serait tenté d'écrire qu'il avait fini par secrètement s'y attacher. Ce jour-là, une succession d'arcs-en-ciel irisait les chênes et les châtaigniers qui surplombaient les terrains en pente en bordure desquels avaient été érigées de magnifiques propriétés ; arrêtant les essuie-glaces qui venaient de disperser les dernières gouttes de pluie, il ralentit pour profiter du spectacle, avant de garer sa voiture sur un petit terre-plein ombragé. Il admira pendant quelques instants la villa qui avait été construite en retrait de la rue, lui permettant ainsi de dominer les autres résidences. Plutôt que de pénétrer par l'imposant portail en bois qui lui faisait face, il entra précautionneusement par un petit porche qu'enveloppait une haie foisonnante de lauriers, puis emprunta des dalles en pierres blanches qui montaient en escalier vers la porte d'entrée. Une fois à l'intérieur, il traversa rapidement un petit couloir mal éclairé pour

aller s'asseoir dans un confortable canapé bleu et contempler les champs de blé et d'orge qui scintillaient dans le vallon opposé ; là, face à ce paysage reposant, il comprit. Il comprit que cette maison lui était tout simplement destinée ; elle était là pour lui, et pour personne d'autre. Fou de joie, il se leva d'un bond, monta en courant à l'étage et dansa frénétiquement sur le palier. « Ah, chère amie, que de belles choses nous allons accomplir ensemble ! » s'exclama-t-il en réalisant une pirouette sous l'effet de l'excitation. Légèrement étourdi par son petit pas de danse, l'agent immobilier trébucha sur un meuble qui dépassait. La chute fut brutale ; il alla se briser la nuque en bas des escaliers, dans le couloir mal éclairé.

Jamais il ne put apprendre qu'au moment même d'une culbute qui s'avéra malheureusement mortelle, le couple de la maison qui venait de l'assassiner entraînait dans son agence afin d'en dénoncer le contrat de vente, car après une longue réflexion, avaient-ils indiqué à l'accueil, ils avaient finalement décidé d'aménager pour leur vieillesse un foyer dont ils chérissaient tendrement l'âme chaleureuse, et pour lequel ils étaient finalement bien incapables de se séparer. Ils avaient d'ailleurs comme projet immédiat de modifier l'accès à l'étage : « à notre âge, un accident dans un escalier, c'est si vite arrivé ! », s'étaient-ils exclamés avant de quitter tranquillement l'agence en se tenant tendrement par la main. Funeste ironie, pour le malheureux agent immobilier, que la chute d'une histoire où l'on retiendra que si certains êtres humains savaient parfois approcher l'irrationnel, il était rare qu'ils en imaginassent toutes les conséquences, surtout quand ils en étaient les malheureux protagonistes.

Que justice soit faite !

Au cours de son entraînement matinal, un coureur à pied découvrait sur les rives d'un étang le corps sans vie d'une gamine de huit ans. Dans la semaine qui suivit la macabre découverte, l'autopsie révéla que la petite Mathilde était décédée à la suite d'un violent coup porté à la tête, sans que le corps ne portât aucune autre trace de violence. La jeune enfant était la fille unique d'un couple sans histoire vivant dans un petit village, sans histoire lui non plus, et ce fut sans doute en raison de ces circonstances et de ce contexte somme toute très banals, que le fait-divers donna du fil à retordre à l'institution judiciaire. Issue d'une famille modeste, un enlèvement contre rançon qui aurait mal tourné fut vite écarté ; en outre, dans l'entourage de cette famille sans histoire, il ne fut rien trouvé qui put leur porter préjudice : pas de voisins excédés par un coq insomniaque ou des chiens aux dents trop longues ; pas de femme ni de mari trompé par des promesses sans lendemain ; et surtout, aucun des deux parents n'avait la moindre responsabilité dans la vie locale. Bref, des gens désespérément sans histoire ; une vraie malédiction pour une justice incapable d'exhumer la moindre misère humaine à laquelle elle pût se raccrocher. Dès lors, l'affaire fut bien vite oubliée, du moins par tous ces scribouillards qui avaient comme ordinaire de se goinfrer de l'extraordinaire, souvent sordide, de l'humanité. De leur côté, jamais les parents ne renoncèrent à rechercher la vérité : par deux fois, alors que le délai de prescription allait être atteint, l'avocat dans lequel ils avaient placé le peu d'espoir qui leur restait ainsi que toutes leurs économies, trouva un moyen pour relancer l'instruction ; il est vrai que la justice elle-même regardait d'un œil bienveillant la persévérance de ce couple sans histoire, espérant sans doute secrètement que le mystère un jour fût percé.

*

Les faits que nous venons de brièvement résumer s'étaient déroulés il y a une quarantaine d'années, jusqu'à ce jour où survint une découverte inattendue qui relança une petite histoire qui, sans ce rebondissement, n'aurait eu aucun intérêt à être racontée.

Nouvellement nommé par l'évêché, un jeune prêtre vint à remplacer le curé qui avait longtemps veillé sur la commune où avait vécu si peu de temps la malheureuse Mathilde. En mettant de l'ordre dans les archives de la paroisse, il trouva entre l'Ancien Testament et les Quatre Évangiles un petit carnet dans lequel était consignée la terrible confession, datant des débuts de l'exercice de son prédécesseur, d'un gamin venu avouer être le responsable d'un jeu qui avait mal tourné : les deux enfants étaient en train de chahuter près de l'étang quand Mathilde trébucha malencontreusement sur une racine avant de violemment heurter un rocher. Pris de panique devant le corps inanimé de sa camarade, son compagnon de jeu la poussa dans l'eau et s'enfuit, avant d'aller se confesser quelques jours plus tard, rongé par les remords. Le jeune prêtre, à qui l'on avait maintes fois raconté ce triste événement du passé, car c'était le seul événement majeur qui se fût déroulé dans ce petit village sans histoire au cours des dernières décennies, fit immédiatement le rapprochement entre la confession et l'affaire restée jusqu'à présent sans dénouement. La justice, mise au courant peu de temps après, fit diligence afin de clôturer un dossier qu'elle n'osait plus voir un jour élucidé. Aujourd'hui âgé d'une cinquantaine d'années, l'homme fut rapidement retrouvé et confondu, avant d'être jugé puis condamné à une peine exemplaire de dix ans de réclusion.

Les lecteurs, et avec eux le narrateur de cette nouvelle, ne pourront que se féliciter de cette salutaire condamnation, laissant ainsi à une famille sans histoire la possibilité de faire définitivement le deuil de son enfant. Il aurait certainement été malvenu de

s'éterniser sur le fait que le secret de la confession avait été rompu. Il aurait vraiment été peu élégant de s'interroger sur les motivations qui avaient poussé le prêtre décédé à ne pas emporter le secret dans sa tombe. Était-il si lourd à porter ce secret, et ce même dans l'au-delà ? Avait-il souhaité permettre à la justice humaine de faire son œuvre ? Avait-il simplement oublié de détruire ce carnet ? Et dans cette hypothèse, pourquoi Dieu avait-il souhaité rappeler aux hommes son existence ? Et le nouvel ecclésiastique, avait-il songé un instant aux éventuelles conséquences s'il rompait pour la deuxième fois le secret de la confession ? Car la condamnation, prononcée si tardivement, eut effectivement de lourdes conséquences dans un contexte où le condamné lui-même était marié et père d'une fille à peine plus âgée que celle qu'il avait involontairement poussée vers la mort ; une autre petite famille modeste et sans histoire en quelque sorte. D'ailleurs, c'était parce qu'ils étaient sans histoire, qu'ils vivaient dans un bel univers ponctué de fêtes d'anniversaires et de promenades dominicales en forêt, que la femme ne put supporter que se brisât son monde idéal : elle mit fin à ses jours un mois après l'incarcération de son mari, et leur fille dut être placée dans une famille d'accueil, sans histoire bien entendu. Mais que s'arrête ici ce développement de peu d'intérêt, et que ni vous ni moi ne prêtions trop attention à ce sordide épisode qui ne saurait nous concerner, nous et nos petites vies modestes au sein de paisibles familles sans histoire.

Très chère amie

Très chère amie,

Permettez-moi tout d'abord de sincèrement vous remercier d'avoir bien voulu accepter mon invitation à déjeuner. Il est vrai, à mon grand bonheur d'ailleurs, que jamais vous n'avez refusé un seul de mes rendez-vous dominicaux ; soyez néanmoins certaine qu'à aucun moment il ne me serait venu à l'esprit de considérer ces instants privilégiés en votre compagnie comme acquis d'une semaine à l'autre ; qu'il m'aurait fallu être bien prétentieux pour oser penser cela ! Une fois encore, je me dois de vous dire combien votre présence et votre conversation auront illuminé ma journée. Après toutes ces années, j'apprécie toujours autant nos futiles bavardages, tout comme je profite avec volupté des longs silences complices qui viennent prolonger une discussion plus sérieuse ; des silences analogues à ceux qui accompagnent ma réflexion dès lors que vous me posez une question dont la réponse me semble délicate à apporter. À cet égard, lors de notre dernière rencontre, j'avais ainsi préféré rester silencieux lorsque vous m'aviez demandé, non sans malice me sembla-t-il, ce que pouvait signifier pour moi le verbe « aimer ». J'espère que vous n'aurez pas interprété de façon erronée ma réticence à vous préciser ma pensée sur le moment ; mais, si j'avais choisi de différer ma réponse, c'était principalement par crainte de n'avoir à vous offrir que de bien maigres lieux communs. Après trois jours de réflexion, ma contribution sera encore bien modeste, et si vous ne voyez dans cette longue lettre qu'un habile subterfuge pour m'entretenir de nouveau avec vous, je ne saurais vous en tenir rigueur.

En observant le monde autour de moi, et constatant combien peuvent être odieuses entre elles des personnes qui disent s'aimer, je

me demande à quel point ce mot, ce simple petit mot grâce auquel on a pu dire de si belles choses, est encore compris par mes contemporains. En effet, tout porte à croire qu'il est utilisé à tort et à travers, tant il n'est pas rare d'entendre des individus déclamer béatement leur amour pour la terre entière : leurs voisins, leurs collègues de bureaux, leur facteur, la femme du boulanger, leur chien ou leur poisson rouge, et plus troublant encore, leur amour pour leurs ennemis les plus tenaces. Bien entendu, je n'ose vous parler de tous ceux qui disent aimer pêle-mêle : le jus de carottes, les voyages en train, les balades en forêt ou encore le trombone à coulisse, comme si l'amour pouvait s'appliquer à un légume, à un moyen de locomotion, ou à je ne sais quelle activité oisive. Mais foin de tous ces expédients ! Quand on aime, et c'est peut-être grâce à cela que l'on s'en aperçoit, il devient alors extrêmement difficile, même sans la regarder dans les yeux, d'avouer de la plus simple des façons à la personne de nos pensées :

« Madame, je vous aime... »

Moi-même, au moment où j'écris ces lignes, tout en prenant bien soin d'utiliser les guillemets afin d'éviter un malheureux quiproquo qui pourrait me fâcher durablement avec vous, il m'est bien difficile d'écrire sans trembler ces quelques mots qui ne sont là que pour illustrer mon propos. En cet instant, j'envie tous ceux qui ont su décrire avec une telle profusion de détails le désir irrésistible qui attira en son temps le plus beau des princes vers la plus pauvre des bergères ; pas plus tard qu'hier, on se passionnait encore au sujet de la romance entre deux étoiles filantes du monde de la chanson ; de nos jours, nous nous contenterons d'une actrice sur le déclin restaurée à grand renfort de chirurgie esthétique et de son jeune garde du corps gonflé aux anabolisants ; triste époque... Oh ! je sais bien ! Il n'y a sans doute que la jalousie de l'homme seul que je suis pour mépriser ainsi ces amours qui font rêver les braves gens, ceux-là mêmes qui, avachis dans leur canapé, n'auront jamais la volonté de

s'en libérer afin d'affronter une réalité ou rien ne ressemble aux pathétiques clichés dont ils sont en permanence abreuvés. Les coups de cœur ! les coups de foudre ! les passions dévorantes ! tous ces extrêmes qui s'attirent une fois oubliée l'inévitable scène de ménage qui ponctuera leur première rencontre ; c'est d'un ridicule ! Et que penser de la belle inconnue que l'on croise un soir de pluie sous un porche mal éclairé, et alors que vous ralentissez le cœur battant en parvenant à sa hauteur, sans trop oser la regarder, attendant d'elle un improbable signe de... mais ? que se passe-t-il tout à coup ? Quel est donc ce miracle ? La voilà qui s'approche et vous murmure langoureusement au creux de l'oreille en posant sa main sur votre bras : « cher monsieur, accepteriez-vous de faire un bout de chemin avec moi ? je me sens si seule ce soir. » Et vous, d'être voluptueusement transporté au cœur d'une sublime chanson d'amour accompagnée de mille violons dégringolant du firmament. Du ciel également, car n'est-ce pas de là-haut que tout nous arrive finalement ? par une magie bienveillante, un immense parapluie vient délicatement se poser dans votre main afin que vous protégassiez la belle inconnue. Au loin, au son d'un piano qui maintenant égraine trois petites notes de musique, quelques étoiles déchirent un ciel orageux ; et la lune, en bonne vieille complice des amours nocturnes, bénit cette rencontre féérique. La pluie s'est arrêtée ; il ne reste sur la chaussée que quelques flaques dans lesquelles scintillent les lueurs multicolores des fusées de l'artifice que l'on vient de tirer en l'honneur de votre bonheur naissant. Après tout ce tourbillon de sons et d'images, le silence revient, tandis que votre douce escapade vous mène en haut d'une colline d'où vous contemplez béatement, accoudé à la balustrade, les lumières de la ville. Vous vous asseyez alors sur un banc faiblement éclairé par un réverbère, et tandis que la tête de votre compagne vient doucement épouser le creux de votre épaule, une brume légère jette sur vous un voile pudique au son d'un langoureux saxophone. Quelques heures plus tard qui semblèrent ne durer qu'une seconde, vous redescendez main dans la main vers les premières habitations ; le jour vient de se

lever. Fatigués, mais éperdument heureux, vous croisez ce petit orchestre qui ne semble être là rien que pour vous et qui interprète opportunément une valse lente ; après quelques pas de danse, vous disparaissiez au loin, enlacés, en longeant une plage où vient se graver à tout jamais le générique de fin sur le sable blanc. Ah ! quelle jeune femme, après une soirée passée au cinéma entourée de toutes ses copines s'empiffrant de pop-corn, n'a jamais rêvé de rentrer chez elle ainsi accompagnée ? Quel jeune homme, dans ce même cinéma, au milieu de ses amis riant bêtement sous cape, n'a pas souhaité le même destin ? Malheureusement, les clichés ne se bousculent plus au portillon dès lors que l'on repasse devant l'écran, et nos deux imbéciles de repartir chacun de leur côté, avec comme seul compagnon le sentiment illusoire d'avoir entrevu un bonheur que seul le cinéma pourra leur prodiguer.

Ma chère amie, pardonnez-moi ; je m'aperçois que je me suis laissé emporté par la colère, la saine colère d'un homme qui ne peut que constater que les mièvres histoires dites d'amour de son enfance n'en finissent plus de perdurer ; la citrouille a simplement été remplacée par une voiture de location. Imaginez ! une voiture de location ! stupide monde moderne à l'imagination au rabais ! Ah ! ma chère amie, les gens qui s'aiment, je veux dire, ceux qui vraiment s'aiment, savent qu'il en est tout autrement. Quand vous vous retrouvez devant l'être aimé, vous êtes désespérément seul ; pas d'envolée lyrique pour vous donner du courage ; pas de ciel d'orage qui s'évanouit dans la magie de la nuit étoilée ; pas d'orchestre et encore moins de petite chanson pour vous aider à trouver le ton. Non, rien de tout cela ! Vous êtes là, à tristement la regarder partir sous le ciel bleu d'un été qui s'achève, les poings et le cœur serrés de ne pas avoir su saisir, une fois encore, cet instant magique pendant lequel il vous aurait fallu prononcer ce simple mot, ce si joli mot, ce si joli mot... Hélas, vous lui avez simplement dit : « au revoir chère amie, et encore merci pour ce bon moment passé en votre compagnie ». Voilà, ma très chère amie, la seule chose que je suis capable de dire

et d'écrire quand il s'agit d'aimer.

Ma très chère amie, je vous... je serais une nouvelle fois si heureux de pouvoir déjeuner avec vous dimanche prochain.

Votre dévoué,
Charles Montfroi

Catherine

Il était bientôt 19 h ; à la périphérie de la grande métropole, les gratte-ciel rentraient progressivement dans l'ombre. Au trente-deuxième étage d'une tour accueillant plusieurs centaines de bureaux, un homme parmi tant d'autres dénoua sa cravate ; enfin... Toute la journée durant, il avait dû lutter avec celle-ci afin qu'elle ne l'étranglât pas ; chaque quart d'heure, le plus discrètement possible, il desserrait un nœud coulant qui lui donnait la désagréable impression d'être un condamné à mort en sursis. Dans un environnement où l'on n'hésitait pas à se débarrasser du petit personnel sans ménagement, il n'estima pas la comparaison démesurée car malgré son titre de Directeur des ventes, il savait que sa position n'était pas plus enviable que celle de ses subordonnés ; eux au moins pouvaient quitter leur poste de travail vers 18 h sans que l'on vienne leur distiller dans l'embrasure de la porte du bureau ces petites phrases si lourdes de sous-entendus. Passé ce léger sentiment d'amertume, soulagé de pouvoir respirer plus librement, l'homme déboutonna son col de chemise avant de s'enfoncer dans son fauteuil ; plus qu'un ou deux détails à régler et il pourrait rentrer chez lui.

— Catherine, pouvez-vous me rappeler l'agenda de demain s'il vous plaît ?

— 10 h – 12 h : réunion hebdomadaire de suivi ; bureau 3445.
12 h : déjeuner avec Monsieur Dumont, membre du conseil de surveillance. 14 h : Réunion avec Madame de Blainville, responsable du service des relations publiques de la société Elegancy.

— Bon sang ! j'avais complètement oublié ce rendez-vous à l'extérieur. C'est où ?

— Pardon Monsieur, je n'ai pas compris votre question.

— Catherine, pouvez-vous m’indiquer l’adresse du rendez-vous de 14 h s’il vous plaît ?

— 25 rue des champs

— 25 rue des champs, 25 rue des champs... comment on y va dans cette foutue rue déjà ?

— Pardon Monsieur, je n’ai pas compris votre question.

L’homme soupira et reformula posément sa demande :

— Catherine, indiquez-moi l’itinéraire pour aller de la Tour B15, 95 boulevard des arpenteurs, au numéro 25 de la rue des champs.

— Prendre la ligne T2 à l’arrêt Cité administrative, direction Cœur de ville, descendre à...

— Merci Catherine, je verrai demain pour l’itinéraire complet.

L’homme regarda Catherine un court instant et pensa à sa femme ; la concordance des deux pensées le mit mal à l’aise. Il était 19 h 15 ; le temps de rentrer à son domicile et il serait à peine 20 h. Il soupira de nouveau. Que faire ? Il avait beau réfléchir, il allait lui être difficile d’inventer une nouvelle excuse pour arriver après 21 h 30 ; deux fois déjà cette semaine, il avait retardé l’échéance, prétextant d’abord une réunion de dernière minute, puis un dossier à traiter en urgence. Il hésita encore un instant en pesant le pour et le contre d’un nouveau mensonge ; puis, résigné, l’homme rangea son téléphone portable dans la poche intérieure gauche de sa veste de costume. Au bout de quelques secondes à peine, il sentit la mécanique électronique de son téléphone professionnel lui réchauffer le cœur ; qui a dit que le métal était une matière froide au contact ? Soudain, il se leva avec détermination et s’avança vers la baie vitrée afin d’admirer le vaste panorama que lui offrait l’altitude ; il mit les mains dans les poches de son pantalon et prit un air pénétrant ; alors, au gré de sa contemplation, il commença à se sentir comme un de ces

rois en col blanc qui régnaient sur de vastes empires composés de centaines de milliers de fonds de pension. Après tout, suite à la restructuration de ce début d'année, n'avait-il pas intégré le dixième rang dans l'organigramme de la société ? Rassuré quant à sa propre importance, il retourna sereinement vers son bureau et prit ses affaires, avant d'en éteindre la lumière, puis de fermer avec autorité la porte derrière lui ; et ce geste imperceptible vers cette présence rassurante dans sa poche intérieure. Il sourit. Ce soir, Catherine rentrait avec lui.

Le relecteur

Ceux qui ne m'apprécient guère me surnomment *le rat* ; quant à ceux qui sont assez malins pour savoir qu'un jour je pourrais leur être utile, ils me donnent du *Monsieur le relecteur*. Quelle ironie d'être affublé d'un mot qui n'a toujours pas trouvé le repos au sein du dictionnaire académique, aux côtés de *relecture* et *relire*, alors que j'évolue pourtant dans un milieu qui se targue de se consacrer corps et âme à la littérature. À mon entrée dans cette importante maison d'édition, on m'a d'abord appelé *Le rat de bibliothèque*, mais j'eus à peine le temps de m'habituer à ce sobriquet que rapidement la bibliothèque disparaissait. Outre ma physionomie peu engageante, je le concède malheureusement volontiers, ce qualificatif montre à quel point je peux être méprisé par la majeure partie du personnel, du Directeur de collection qui un jour m'avoua le plus innocemment du monde : « votre problème, cher Monsieur, c'est que vous aimez trop les livres pour pouvoir les juger avec le recul nécessaire », au simple coursier tout juste capable de déchiffrer un nom de rue, mais qui en revanche pouvait se défier des embouteillages pour y remettre un bon à tirer en un temps record. Considéré comme un marginal par mes collègues, je passe le plus clair de mon temps dans les livres, ou plus précisément, au milieu des nombreux manuscrits que nous recevons ; car le petit éditeur des débuts, qui s'est progressivement transformé en une gigantesque machine à générer des bénéfices du côté du capital travail, et des ego surdimensionnés du côté du capital humain, bénéficie plus que jamais de l'aura d'un fondateur qui sut dénicher ceux qui allaient devenir les plus grandes figures intellectuelles du siècle passé. Pourtant, si elle fut un temps l'asile d'écrivains illustres, cet asile est aujourd'hui complètement aliéné au pouvoir de l'argent ; mais passons, j'ai peur avec de tels propos que l'on vienne me prêter des velléités révolutionnaires.

Tous les jours donc, on dépose sur mon petit bureau entre cinq et dix manuscrits d'ingénus littérateurs qui s'imaginent que leur texte sera édité par une prestigieuse société d'édition, avec comme unique intermédiaire une enveloppe rembourrée accompagnée de son joli timbre de collection. Les pauvres ! ils me font sincèrement pitié. Si seulement ils savaient, si seulement... Ah ! Je les imagine si bien, ces êtres fragiles qui viennent de consacrer plusieurs années à leur ouvrage, avec son long cortège de nuits sans sommeil et de jours sans inspiration. Pourtant, à l'entrée de l'hiver, au milieu de ces journées si courtes que l'on a l'impression de n'être plus qu'un oiseau nocturne, notre écrivain découvre que le texte dans lequel il a laissé une partie de lui-même, quelques morceaux de sa propre chair et un peu de son propre sang, mais également une part non négligeable de son âme, ce texte, que dis-je, sa création ! est enfin achevée. Fébrilement, malgré la tentation de vouloir précipiter la fin de son travail, il relit son œuvre une dernière fois, et patiemment, méthodiquement, modifie quelques tournures de phrases qui le chagrinaient encore, en même temps qu'il traque les ultimes fautes d'orthographe et de grammaire qui n'auront pas manqué de lui échapper. Une semaine passe. Cette fois-ci, il en est sûr, il en est certain, son manuscrit est parachevé ! Cependant, il laisse de nouveau filer les jours, le temps d'un inconfortable entre-deux au cours duquel son univers bascule : après tous ces mois passés au cœur de la littérature, que dis-je ! après tous ces mois passés en compagnie du Divin, le voilà qui doit s'en arracher à regret pour retrouver le côté profane de la vie sur terre et entreprendre une opération qui lui est excessivement pénible, car il doit dorénavant se battre avec son ordinateur afin de tenter de réaliser une mise en page qui ressemble un tant soit peu à quelque chose : gérer les marges, justifier les paragraphes, rendre de nombreux tirets insécables ; et surtout, faire en sorte que tout le bel ordonnancement qu'il peut contempler à l'écran ne vole en éclat au moment de se trouver matérialisé sur une feuille de papier. Qu'il est bien malhabile face à toutes ces considérations techniques et typographiques !

Depuis ce matin, les pages maladroitement présentées attendent sagement au sein de leur modeste chemise cartonnée dans le petit coin sombre d'un atelier de reprographie, entre des faire-part de mariage et un rapport circonstancié ; elles attendent que l'on veuille bien s'attarder sur leur sort, que par-devant elles soit délicatement déposé un léger voile transparent et qu'à l'arrière soit soigneusement insérée une feuille aux reflets bleutés, plus rigide que les autres. Et là, fini la poésie ! quelques trous bien placés, un coup de baguette sur la tranche, et la reliure est terminée ! Inquiet, le timide écrivain jette un rapide coup d'œil sur son manuscrit ainsi transformé et reprend son bien en espérant que personne ne l'aura remarqué. Il ne le sait pas, il ne le saura jamais : l'expédition touche à sa fin.

Je peux à présent vous révéler la cruelle réalité : nous ne retenons aucun texte ayant transité par le biais de ce miroir aux alouettes, malgré tout le soin, que dis-je ! malgré tout l'amour que son auteur aura consacré à son ouvrage. Aujourd'hui, pour l'entreprise qui m'emploie, l'important est avant tout que l'auteur – ou plutôt celui qui signe les livres, car il n'est pas rare que l'écriture soit sous-traitée en amont de l'écrivain – disposât d'un carnet d'adresses plus que conséquent. Pour dire les choses brutalement, nous ne publions que des personnalités influentes, ainsi que sur recommandation. Les célébrités, par leur simple nom, nous assurent un volume conséquent de ventes ; quant à ceux qui nous sont recommandés, ils gravitent généralement dans un environnement proche du nôtre, ce qui nous permet d'étendre progressivement notre zone d'influence une fois qu'ils sont sous notre contrôle, ce bénéfice compensant largement le fait qu'ils ne soient que très rarement rentables sur le plan financier. Il y aurait encore tant à dire sur le sujet, notamment les différentes actions que nous menons en sous-main à l'encontre de nos concurrents, que ce soit pour tenter de débaucher un de leurs auteurs, ou encore pour en discréditer un autre par le biais d'une critique féroce publiée dans un important média ;

mais j'avoue ne pas très bien maîtriser tout ce travail de l'ombre, qui est dévolu à un sinistre individu surnommé *le Sniper*, ou encore *le Serbe*, au sein de la maison. Et moi, quel est exactement mon rôle dans un tel système, et que peuvent nous apporter les manuscrits qui nous parviennent ? Hé bien, c'est extrêmement simple : je suis chargé de les lire attentivement, plusieurs fois si cela s'avérait nécessaire, pour éventuellement en retirer toute la matière qui pourrait être recyclée par un de nos auteurs : une phrase joliment troussée, un personnage haut en couleur, un scénario ; une idée, même vague, peut nous être utile, car il faut bien l'avouer, nos écrivains semblent manquer cruellement d'imagination ces derniers temps. Cette situation peut paraître paradoxale d'ailleurs, à une époque où le moindre événement est répertorié puis analysé, qu'il se produise à notre porte ou dans n'importe quel recoin de la planète. Je me demande parfois si toute cette connaissance mise continuellement à notre disposition ne vient pas briser notre imagination, pas seulement l'imagination de ceux qui en ont tant besoin, mais de notre civilisation toute entière : convaincus que nous sommes de savoir qu'il n'existe rien d'autre au-delà de l'homme et de l'univers que nous ne saurions ignorer, nous n'avons plus rien à imaginer, plus rien qui puisse nous faire rêver. C'est sans doute pour cela, les années passant, non sans ressentir une pointe de mélancolie, de la tristesse même, que je transmets presque tous les manuscrits sans rien en prélever à mon ami *Cremator*, qui s'empresse alors de faire disparaître toute cette matière derrière un écran de fumée. *Cremator*, c'est mon seul ami dans ces murs, c'est...

«— Salut *Riton* ! Alors, tu es prêt ? C'est l'heure d'aller manger ! Mais qu'est-ce que tu fabriques ? Qu'est-ce que tu viens de planquer sous ton clavier, hein ? Allez, montre-moi ! je suis certain que c'est encore une composition de ton crû ! Ah ah ! tu n'as toujours pas lâché l'affaire, on dirait ! Alors... voyons voir... toujours ce besoin d'évoluer dans un univers déprimant où Madame Injustice danse le tango avec Monsieur Complot, tout ça sous le

regard jaloux de la Camarade Lutte des classes... tu ne changeras jamais... Et puis ces surnoms ! ils ne sont pas piqués des hannetons ! C'est vrai, j'avoue que c'est drôle, mais entre nous, tu ne crois pas que tu forces un peu le trait quand même ? Le monde dans lequel nous vivons n'est pas tout rose, je ne vais pas te dire le contraire, mais reconnaît avec moi qu'on a quand même un boulot intéressant et plutôt bien payé, tu ne trouves pas ? Sans compter que c'est quand même en partie grâce à nous si la boîte publie autant de bons bouquins ! D'ailleurs, la direction nous en est très reconnaissante, ne l'oublie pas ! Alors, c'est sûr, on a pas notre nom en petit dans la page des remerciements, et encore moins en gros sur la couverture, mais on est quand même régulièrement invité à la réception qui a lieu au moment de la sortie en librairie ! Tu craches un peu dans la soupe, tu ne crois pas ? Et puis les livres, les écrivains, les histoires de manuscrit, les éditeurs, tout ce petit monde, excuse-moi de te le dire crûment, mais à mon avis, le lecteur, il s'en fout pas mal ! Sans compter que tu commences un peu à radoter, mon vieux ! Je serais toi, je changerais un peu de registre, enfin... si tu t'entêtes à écrire évidemment. Bon allez, dépêche-toi maintenant ! sinon on va arriver après les autres, et il va encore y avoir la queue aux grillades !

— Tu as certainement raison, mon brave *Gégé*, peut-être me faudrait-il arrêter de poursuivre mes chimères, et arrêter d'écrire. Oui, c'est certainement ce que j'ai de plus raisonnable à faire : arrêter d'écrire et tourner la page. Laisse-moi juste le temps de recopier ce petit passage : *Et là, fini la poésie ! quelques trous bien placés, un coup de baguette sur la tranche, et la reliure est terminée !* Tout le reste, c'est assez convenu. Un recueil de nouvelles parmi d'autres, assez mauvaises dans leur ensemble d'ailleurs. Tiens, après manger, tu pourras faire disparaître ce manuscrit en compagnie des deux autres que je t'ai déjà donnés ce matin. Je ne sais pas ce qu'il m'arrive en ce moment, mais je ne lis rien qui vaille la peine d'être écrit. »

Demain, il aura neigé

Au moment d'entrer dans sa chambre, le petit Paul fit une pause et soupira ; des larmes finissaient de couler le long de ses joues. Au cours du dîner, son père s'était mis en colère, et avant d'aller retrouver dans son lit la petite veilleuse qui allait lui tenir compagnie au cœur de la nuit, l'enfant contempla par la fenêtre les nuages menaçants qui commençaient à dissimuler la lune et les étoiles. Un étage plus bas, bien loin d'imaginer que son fils pût avoir son regard tourné dans la même direction, Lucien Volnais avait l'esprit encombré par de multiples considérations matérielles ; d'ailleurs, c'était certainement en raison de ces dernières qu'il n'avait pu supporter que son jeune enfant renversât son verre en gesticulant sur sa chaise. Depuis plus d'une semaine, le père de Paul surveillait avec anxiété l'évolution des conditions climatiques, et selon les spécialistes, les prévisions les plus récentes étaient alarmantes : dans une région pourtant réputée pour ses hivers cléments, il était attendu plus de vingt centimètres de neige dans la nuit. Aussi, dans les jours qui avaient précédé, Lucien Volnais avait désespérément tenté de se prémunir contre la tempête annoncée ; en vain, car il n'avait pas été le seul à avoir oublié que le réchauffement climatique n'empêchait en rien les rigueurs hivernales : à peine l'épisode neigeux avait-il été évoqué par les météorologues que les magasins de bricolage et autres grandes surfaces avaient été du jour au lendemain délestés des précieux sacs de sel susceptibles de préserver au mieux l'accès à son domicile. En ce début de soirée, le dilemme de Lucien Volnais semblait insoluble, si bien qu'il n'avait trouvé que la colère comme seule alternative à son impuissance.

*

Avec sa femme et son fils de six ans, Lucien Volnais résidait

dans un petit bourg de campagne ; et, si la route principale était relativement passagère, il en allait tout autrement du chemin carrossable qui menait jusqu'à sa descente de garage. Ah ! cette fameuse descente de garage. C'était la première chose qu'il avait remarquée en arrivant sur les lieux, une descente de garage très raide avec la maison en contrebas, l'agencement idéal pour des sous-sols inondés en cas de fortes pluies, et un accès impraticable en cas d'intenses gelées. Mais voilà, sa femme avait eu le coup de cœur pour cette maison, à tel point que depuis cinq ans maintenant, imperturbable, elle refusait toujours d'en voir les moindres défauts ; d'ailleurs, qu'il était malheureux que jamais elle ne considérât son mari de la même façon ! Comme il l'avait fait à chaque fois qu'il y avait eu une décision importante à prendre dans le cadre de leur vie familiale, Lucien Volnais avait cédé, son mariage ayant en une dizaine d'années transformé ses modestes rêveries en de longues insomnies au sein desquelles s'épanouissait un vaste sentiment de découragement résigné. Il connaissait par cœur la fameuse sentence que sa femme n'avait de cesse de lui rappeler à la moindre occasion : « Tu sais mon chéri, dans une vie de couple, il faut savoir faire des compromis » ; et, après lui avoir asséné cette phrase a priori pleine de bon sens, ce qui la rendait d'autant plus dangereuse et au sujet de laquelle il savait qu'il lui était impossible de tenter de discuter sereinement, elle le regardait droit dans les yeux, un léger sourire aux lèvres, avec la certitude qu'elle sortirait vainqueur d'un combat qui n'aurait sans doute jamais lieu. Certes, il reconnaissait avec son épouse le bien-fondé de sa jolie formule, mais pour cet homme simple, si les belles phrases devaient seulement rester à l'état de postures idéologiques, il avouait avoir un peu de mal à se persuader de la sincérité de ceux qui les énonçaient. Ce qui était certain en revanche, c'était que lui seul faisait les concessions ! mais il n'avait plus le temps ni l'énergie nécessaire pour s'appesantir sur l'ironie de la situation et ses problèmes conjugaux ; plus le temps de revenir sur le passé ni de penser à l'avenir ; non, il lui fallait sans cesse réfléchir à ce présent qui ne le laissait jamais en paix ; résoudre les multiples

épreuves que lui infligeait le quotidien. Ah ! si seulement il avait pu trouver du sel pour sa descente de garage ! Qu'il pouvait regretter cette matinée estivale, alors qu'il faisait ses courses dans une petite supérette proche de son domicile, et à l'entrée de laquelle il avait remarqué quelques sacs de sel qui semblaient avoir été abandonnés là depuis le précédent hiver. Il avait bien pensé un court instant qu'ils pourraient un jour s'avérer utiles, mais il s'était retrouvé désarmé à l'idée d'avoir à charger trois ou quatre sacs de vingt-cinq kilos dans le coffre de sa voiture. Seul, avec son dos qui le faisait tant souffrir, il avait eu peur d'effectuer cette modeste manutention, et surtout, il avait eu honte de devoir demander de l'aide à son âge. Lucien Volnais avait à peine trente-quatre ans et il avait sacrifié son dos, martyrisé par cinq longues années de jardinage sur un immense terrain de deux mille mètres carrés : une pelouse à perte de vue, qui repoussait plus verte et plus fière à chaque début du printemps... comme sa femme... des parterres de fleurs délicates et capricieuses dont il fallait s'occuper constamment... comme sa femme... des orties, et tout un tas de mauvaises herbes urticantes qu'il fallait constamment arracher... comme sa... femme ? Ah ! si seulement il pouvait lui arracher la tête à cette mégère, comme il le faisait à ces satanés pissenlits ; si seulement il pouvait, si seulement, si seulement...

Chaque samedi, chaque dimanche, et parfois même certains soirs de la semaine, il finissait l'entretien de ce jardin dans un état proche de la folie. Tondre et tondre encore ; arracher, encore et toujours ; tailler, couper, tronçonner, pour ensuite s'en aller jeter péniblement des dizaines de sacs à gravats dans la déchetterie la plus proche. Il n'en pouvait plus, il était à bout, lui qui se serait contenté d'un petit appartement de deux pièces à proximité d'un modeste centre-ville, au dernier étage, et qui aurait ainsi surplombé le parc municipal dont il aurait pu profiter à sa guise sans se soucier de son entretien quotidien. Mais non, il avait fallu une maison à la campagne, loin de la pollution, pour le bien-être du petit Paul. Et

puis cet enfant, l'avait-il vraiment désiré ? commença-t-il à s'interroger ; ou tout du moins, avait-il été seulement conscient qu'il allait ajouter une nouvelle contrainte à toutes les autres ? Certes, il s'accordait parfois une pause au milieu d'un emploi du temps surchargé en allant à la piscine avec deux ou trois collègues ; sur les conseils de son médecin d'ailleurs, mais comment se détendre dans une atmosphère si moite, avec tous ces gros crapauds gesticulants dans des lignes d'eau si petites qu'il était impossible de s'y faire une place sans prendre et donner d'autoritaires coups de pied. Et puis, il avait beau nager comme un forcené, il avait inévitablement froid au bout d'un quart d'heure. Ah ! il aurait été si bien à la terrasse d'un café, dans le sud du pays, à siroter un apéritif léger tout en jouant à la belote, ou en commentant une indécise partie de pétanque. Il se souvenait souvent du jour où sa Direction lui avait donné l'opportunité de quitter cette région humide ; sur le trajet qui l'avait ramené chez lui, il avait rêvé à son apéritif anisé, à sa belote et à sa pétanque. Rêve de courte durée... Là encore, sa femme n'avait pas voulu discuter, cette dernière refusant catégoriquement de s'éloigner de sa mère qui commençait à être âgée, et qu'il recevait courtoisement tous les dimanches midi pour l'entendre radoter que le petit Paul était décidément bien mal élevé, sans doute le résultat d'une éducation laxiste ; rien de surprenant avec un père manquant si cruellement d'autorité. Le plus insoutenable n'était pas tant la méchanceté de sa belle-mère, mais qu'elle eût fondamentalement raison : Lucien Volnais était devenu bien trop lâche pour oser regarder la réalité en face, et constater amèrement que compromis après compromis, il n'était plus grand-chose dans son propre univers, sinon le jardinier de la maisonnée ; encore que dans certains cas, le jardinier pouvait s'avérer être l'amant de la maîtresse de maison, mais il y avait bien longtemps qu'il n'avait plus cet honneur ! Il se demandait d'ailleurs si ce rôle n'était pas dévolu au professeur de musique qui venait chaque mercredi donner des leçons de piano au petit Paul : il constatait que son fils progressait bien lentement, mais surtout, il trouvait étonnant que sa femme fût si rayonnante quand il

rentrait le mercredi soir ; elle était aimable, presque attentionnée, avant que la relation se dégradât de nouveau jusqu'au mercredi suivant.

*

Il n'était pas tout à fait minuit lorsque Lucien Volnais se leva pour la deuxième fois. En proie à tous ses tourments, il n'arrivait pas à s'endormir. Il descendit sans faire de bruit dans le salon et contempla le jardin : le manteau neigeux commençait à faire disparaître la pelouse ; « maigre consolation » murmura-t-il en esquissant un pâle sourire. Il regarda pendant un long moment la neige tomber avant de remonter à pas lents en direction du grand lit conjugal. En passant devant la chambre de son fils, il entendit le petit Paul se retourner dans son sommeil, et à la faveur de la lueur de la veilleuse, il fut attendri de le voir dormir si paisiblement, un sourire apaisé au bord des lèvres. Demain, il aura neigé.

Crépuscule

À la mémoire de Guy Lagier

En ouvrant les volets à l'étage, Arnaud Brun prit quelques instants pour regarder le paysage : face à lui, simplement vêtue de la brume du matin, la mer se laissait admirer par d'élégants immeubles blancs régnant au-dessus d'une vaste armée de conifères. Peu attiré par le séduisant tableau pourtant si typique de nombreuses stations balnéaires, le jeune homme préféra détourner pudiquement le regard vers le levant où la luminosité qui l'attendait était telle qu'il put seulement distinguer le jardin en contrebas. Dans cet espace autrefois paisible, une armée désordonnée de plantes vivaces finissaient d'envahir les massifs de fleurs laissées à l'abandon ; au milieu de ces assauts sauvages, seul un dernier carré de pelouse, tondu assez récemment, se montrait encore capable de résister. Quelque peu attristé à la vue de ce champ de bataille, Arnaud tourna la tête de l'autre côté pour apercevoir les premières maisons du village s'élever vers un ciel sans nuages ; dans cette partie de l'arrière-pays, les habitations avaient pour habitude de s'accrocher aux falaises, et seul le mas dans lequel il venait de pénétrer, moins téméraire, et moins fier peut-être, avait préféré s'installer dans la plaine en compagnie des vignes, à quelques encablures de l'intrépide bourgade. Le jeune homme respira profondément ; si l'air était encore imprégné de la fraîcheur de la nuit, le soleil naissant entamait déjà chaleureusement sa longue journée. Non sans regret, Arnaud Brun se détourna de la vue et commença à faire le ménage dans une pièce où la sombre austérité qui y régnait tranchait avec la clarté extérieure : à l'opposé de la fenêtre, contre un mur sobrement peint à la chaux, un lit recouvert d'une grosse couverture en laine marron attendait le retour de celui à qui il avait ouvert les draps pendant des années, tandis que le vieux fauteuil patiné qui lui tenait compagnie semblait également

prêt à basculer pour l'occasion ; hélas, il y avait beau temps qu'il avait fait le moindre mouvement. C'était ainsi depuis les débuts de l'humanité, pour continuer de vivre malgré le vide laissé par l'être cher qui jamais ne reviendrait, pour affronter dans la solitude le temps qui passait sans céder à la folie, les objets comme les hommes avaient besoin d'espérance, surtout lorsque tout espoir était perdu depuis longtemps. Un léger coup de chiffon pour épousseter le fauteuil, un aspirateur passé rapidement sous le lit pour en chasser les paresseux moutons, et Arnaud quitta la chambre sans s'éterniser. Un examen de conscience ne lui fut pas nécessaire pour savoir qu'il avait effectué là un travail bien peu soigné, mais ce n'était pas pour autant l'œuvre d'un homme abusant de l'absence de son employeur ; non, cette chambre lui laissait invariablement une sensation empreinte de mélancolie dont il cherchait rapidement à se départir.

De retour au rez-de-chaussée, Arnaud nettoya avec application le salon, chassant une à une les toiles d'araignées qui pendaient du plafond avant de consciencieusement passer la serpillière sur le sol carrelé. Rapidement, une fraîche odeur de lavande se répandit dans une maison qui parut revivre avec la présence de l'homme de ménage. Il n'en était pas certain, mais il crut entendre le grincement des meubles en provenance de l'étage ; il sourit brièvement en imaginant qu'ayant laissé la fenêtre grande ouverte, le vent espiègle s'en était allé frôler le vieux fauteuil en soulevant la couverture au passage. En pénétrant dans la cuisine inondée de soleil, Arnaud regarda sa montre ; il avait le temps de briquer les fragiles bibelots alignés sur le buffet et pour lesquels, même s'il les trouvait assez laids, il avait fini par se prendre d'affection. Afin que disparût la couche de poussière qui les recouvrait, il passa un chiffon humide sur la théière et ses six tasses, les deux chevaux en porcelaine blanche dont l'un avait la patte arrière droite cassée, ainsi que plusieurs fines sculptures en métal dont il ignorait la provenance ; peut-être d'un pays d'Afrique, ou d'Asie, qu'en savait-il vraiment, se demanda-t-il en souriant, lui qui

n'avait jamais quitté la région de son enfance. Il donna ensuite un dernier coup d'éponge sur la massive table en bois, avant de souffler sur le cadre disposé bien au milieu d'un napperon rond réalisé au crochet. Son travail était maintenant terminé, mais il ne se hâta pas pour autant de quitter la maison. Arnaud Brun s'approcha de l'évier et brancha la machine à café ; dans le vaisselier, il prit un grand mazagran blanc en prenant soin de ne pas choisir celui dont le socle était ébréché.

La cafetière venait de se taire dans un dernier gargouillement. Assis à califourchon sur un banc, tenant son mazagran dans la main droite, Arnaud Brun fixa le cadre sur la table, ou plutôt, la photographie qu'il protégeait. On pouvait y voir Monsieur Fabre, le propriétaire des lieux, en costume, et qui tenait par la taille une belle jeune femme vêtue d'un élégant tailleur bleu ciel ; ils souriaient tous les deux, et si l'arrière-plan était un peu flou, on reconnaissait aisément l'église du village. Le jeune homme soupira longuement, avant de se perdre dans ses pensées.

*

Arnaud avait vingt et un ans, et chose aujourd'hui peu commune pour un garçon de son âge, il avait préféré chercher du travail plutôt que de continuer sagement ses études. Son choix parut d'autant plus étonnant qu'il était assez brillant sur le plan scolaire, et comme c'était souvent le cas en de telles circonstances, une bonne partie de son entourage, à commencer par ses parents et ses professeurs, l'incita à ne surtout pas s'arrêter en si bon chemin ; son attitude déclencha donc leur incompréhension quand il exposa posément son souhait de gagner sa vie en vue d'obtenir le plus rapidement possible son indépendance. De plus, une seule année passée sur les bancs de la faculté avait suffi à le convaincre qu'il allait y perdre son temps ; il trouvait d'ailleurs désolant que les diplômés universitaires, obtenus en apprenant bêtement par cœur tout

un tas de théories complètement déconnectées de la réalité, et recrachées sans la moindre réflexion critique à l'occasion des contrôles continus ou des examens de fin d'année, ouvrirent les portes vers les professions les plus valorisées financièrement et socialement, tout particulièrement les postes d'encadrement. Rien que d'imaginer qu'un important chef de clinique pût décider de la gestion de son personnel soignant en s'appuyant sur la théorie des jeux lui faisait froid dans le dos, et même si son jeune âge lui permettait encore de croire qu'il fût invulnérable, il songea un court instant à arrêter de fumer. Sans doute avait-il tort de généraliser ainsi ce qu'il avait connu au cours de cette courte période, mais pouvait-on vraiment lui reprocher de décrire la société dans laquelle il évoluait au regard de sa propre expérience ? D'ailleurs, n'était-ce pas là le lot de tout être humain sur cette terre, y compris des figures historiques qu'il avait dû étudier lors de son année universitaire ? Il se souvenait tout particulièrement de cet homme qui avait milité contre la peine de mort, avant d'en obtenir l'abolition puis la reconnaissance de la Nation entière, et à propos duquel il découvrit en lisant sa biographie, que le père avait été un inflexible juge de cour d'assises. N'était-il pas absurde, au lieu d'avoir la tête tranchée, que de nos jours certains meurtriers restassent une dizaine d'années derrière les barreaux avant de retrouver la liberté la tête haute, pour la simple raison qu'un petit garçon impressionnable avait fait d'affreux cauchemars à en perdre la tête en voyant son père en longue robe noire venir le border le soir en rentrant du tribunal ? Arnaud Brun, comme tous les petits garçons du monde, avait lui aussi fait des cauchemars, notamment de terribles histoires de dents arrachées et de piqûres suraiguës qui vous laissaient la bouche pâteuse pendant toute une journée ; pourtant, jamais il n'eut l'idée, et encore moins l'orgueil, de rentrer en politique pour interdire les dentistes, ce qui, il fallait bien l'avouer, était certainement bien regrettable.

Loin du Panthéon, des couronnes et de la justice miséricordieuse, Arnaud préféra suivre un destin beaucoup plus

modeste en s'engageant dans une entreprise d'aide à domicile dont la clientèle était principalement constituée de vieilles personnes habitant souvent seules et un peu à l'écart dans l'arrière-pays. Ménage, livraison de courses, jardinage, et même un peu de bricolage faisaient partie des divers services qu'il rendait ; néophyte dans la plupart de ces domaines, Arnaud Brun dut faire face à nombreux imprévus. Il se rappelait souvent ses débuts hésitants, notamment ce fameux matin où il remplaça au pied levé un contacteur jour-nuit défaillant sur un tableau électrique ; de la difficulté pour trouver la bonne pièce – en rupture dans tel magasin, inconnue dans tel autre – puis de la complexité du montage, la faute non pas à une installation vétuste, mais au fait qu'à dix années d'intervalle, un objet soi-disant identique avait vu ses branchements inversés, ce changement a priori anodin lui ayant par la suite rendu la réparation très délicate : alors qu'il venait de connecter cinq câbles sur les six nécessaires au fonctionnement du contacteur, il eut beau tirer au maximum sur le dernier fil de cuivre à brancher, l'opération s'avéra impossible ; il manquait deux millimètres. Pour deux malheureux millimètres, non seulement il dut défaire tout ce qu'il avait minutieusement remis en place, mais il lui fallut, après un aller-retour précipité au magasin de bricolage le plus proche pour acheter un câble plus long, l'insérer dans tout l'enchevêtrement de ceux déjà présents, pour enfin réussir à le relier entre le contacteur et un disjoncteur. Après plus de trois heures d'efforts, quel soulagement de pouvoir rétablir le courant chez ce particulier, même si ce jour-là, il lui fut impossible d'être à l'heure pour son rendez-vous de l'après-midi. Fort heureusement, remarquant qu'Arnaud était un jeune homme sérieux et volontaire, ses employeurs surent se montrer compréhensifs et acceptèrent avec mansuétude son retard, simple conséquence de son inexpérience et de sa bonne volonté ; bien leur en prit puisque leur protégé devint rapidement un excellent bricoleur. Quant à Arnaud, il fut de nouveau conforté dans sa conviction qu'il lui était indispensable de savoir se débrouiller par ses propres moyens, surtout lorsque votre salaire ne vous permettait aucunement

de faire appel au moindre professionnel.

Au fil des mois, contrairement à la croyance malheureusement trop répandue qui voulait que les personnes âgées fussent nécessairement acariâtres et peu reconnaissantes, le jeune homme noua des liens chaleureux avec l'ensemble des hommes et des femmes qu'il rencontrait, sa gentillesse n'étant certainement pas étrangère à ces bonnes relations ; et puis, n'était-il pas souvent plus aisé de tisser des liens solides avec des inconnus plutôt que de garder intacts ceux qui vous unissaient à vos parents ou à vos enfants ? Combien de familles se déchiraient pour de sombres questions financières quand les héritiers jalousaient les biens de leur riche ascendance, ou encore quand de braves gens n'ayant que modestement réussi dans leur vie professionnelle reportaient toutes leurs ambitions et illusions perdues sur les épaules de leur progéniture. Il était certes un peu caricatural de résumer ainsi les rapports au sein de la sphère familiale ; pourtant, Arnaud n'avait plus de nouvelles de sa famille depuis qu'il avait commencé à travailler ; et lui non plus ne ressentait pas vraiment l'envie de leur en donner.

*

La plupart des retraités de la région avaient connu une trajectoire similaire, à savoir une vie professionnelle éreintante dans la partie nord du pays. Au cours de celle-ci, ils avaient patiemment accumulé un pécule leur permettant d'acquérir pour leurs vieux jours une propriété plus ou moins grande sur les hauteurs ; un rêve qui accaparait tellement leur esprit que souvent ils en oubliaient que leur résidence deviendrait difficile à entretenir suite à l'érosion des années. Monsieur Fabre ne fit pas exception à la règle : ancien architecte, il avait délaissé avec soulagement les immeubles de bureau qu'on lui demandait d'ériger toujours plus haut dans la grisaille des quartiers d'affaires pour un mas ensoleillé de l'arrière-pays ; là, il avait redécouvert le plaisir du jardinage, cette petite

construction végétale que jamais il n'avait eu le loisir de mettre en œuvre au cours de sa longue carrière. Hélas, Monsieur Fabre ne profita que bien peu de temps de la douceur de la vie : très rapidement après son installation, il eut un grave accident vasculaire cérébral ; et, sans trop savoir ce que cela voulait dire exactement, Arnaud devina qu'il en avait conservé de nombreuses séquelles, notamment une démarche lente et saccadée, ainsi qu'une diction mal assurée ; c'était suite à ce problème de santé que Monsieur Fabre sollicita la société d'aide à domicile pour l'entretien de son mas et de son jardin. Pour faire ses courses, il pouvait encore monter dans le petit bus de la commune qui le déposait une à deux fois par semaine au centre du village et le ramenait en fin de matinée devant chez lui ; quant au dimanche, un fidèle de la paroisse passait le chercher afin qu'il assistât à la messe de onze heures, et à son issue, il trouvait toujours une âme charitable pour le ramener à son domicile. Parfois, il était invité à déjeuner par une connaissance, et il remerciait alors la divine Providence de l'avoir sorti de sa solitude le temps d'un après-midi. Le reste de la semaine, Monsieur Fabre ne voyait personne, excepté le mercredi matin, lorsque Arnaud venait chez lui. Ce dernier arrivait vers huit heures et commençait invariablement le ménage par la chambre à coucher que le vieil homme avait désertée depuis longtemps déjà : le silence de la nuit souvent réveille les douleurs du corps, et au petit matin, elles devenaient insupportables pour Monsieur Fabre qui se levait bien avant l'aube pour descendre péniblement dans la salle à manger. Là, il s'installait dans un fauteuil, face à une large fenêtre à travers laquelle il fixait l'horizon, attendant patiemment que le jour fût levé ; il était alors temps pour lui de prendre un simple café en guise de petit déjeuner, toujours dans le même mazagran, un mazagran ébréché qu'Arnaud retrouvait parfois vide sur la table de la cuisine, ou plus souvent sur le séchoir près de l'évier. Au milieu de la matinée, le vieil homme proposait toujours à Arnaud de faire une pause d'un quart d'heure en sa compagnie ; il lui offrait alors un jus d'abricot artisanal ainsi que des petits gâteaux aux amandes faits maison que le jeune homme

acceptait avec un plaisir non dissimulé. Au cours de la collation, les deux hommes faisaient un brin de conversation qui se concluait généralement par quelques précisions sur les tâches particulières à accomplir par Arnaud pour la suite de la matinée : une ampoule à changer, une prise électrique à resserrer, et quand le temps le permettait, un coup de peinture bleue à donner sur les volets de la maisonnée. Peu avant midi, après une rapide inspection qui n'avait comme objectif que de permettre au retraité de converser quelques minutes supplémentaires avec son employé, les deux hommes s'arrêtaient devant le calendrier en carton posé près du four à micro-ondes. La semaine prochaine, si l'on en jugeait par la croix rouge inscrite à la main, et qui revenait à intervalle régulier devant certains mercredis, Monsieur Fabre recevrait la visite de sa petite-fille, et ce jour-là, Arnaud serait invité à rester avec eux pour le repas du midi. D'ailleurs, au-delà de toutes les délicates attentions du vieil homme, sans doute cet agréable moment avait son importance dans la relation, presque amicale, qu'Arnaud entretenait avec celui-ci. La jeune fille s'appelait Julie ; elle avait sensiblement le même âge que lui et préparait une licence de lettres modernes en vue d'intégrer une école de journalisme. Afin de ne pas déranger le grand-père et sa petite-fille, Arnaud avait pris l'habitude de s'occuper exclusivement du jardin (en cas de forte pluie, il en profitait pour mettre un peu d'ordre dans le garage ou l'atelier qui, malgré ses nombreuses interventions, ne paraissaient jamais rangés) ; il confectionna même à plusieurs occasions de beaux bouquets jaunes et mauves issus des rosiers qui remontaient le long d'un mur en crépi ocre marquant la limite avec le vignoble voisin. Sans jamais oser les offrir directement à Julie, Arnaud disposait les roses dans un vase qu'il plaçait avec d'innombrables précautions au centre de la grande table de la cuisine, aux côtés du cadre et de sa photographie. Afin que l'on ne puisse s'apercevoir du trouble qui s'emparait de lui à cet instant, il ressortait rapidement de la maison en prétextant qu'il ne pouvait s'attarder car il lui restait encore quelques branches à tailler, ou la pelouse à finir de tondre. Pour cette opération, il ne disposait d'ailleurs que d'une

tondeuse à main, le propriétaire des lieux ayant banni de l'univers du jardin tout outillage à moteur électrique ou thermique, la pollution sonore subie alors qu'il travaillait lui étant aujourd'hui devenue absolument insupportable. Même s'il s'était montré sceptique la première fois qu'il dut utiliser la petite machine, Arnaud fut agréablement surpris par son efficacité ; et surtout, qu'il était plaisant de sentir l'odeur de l'herbe coupée au lieu des émanations d'essence et de l'odeur âcre de pelouse broyée ! À la fois ravi et fourbu après une matinée entière consacrée aux arbustes et aux plantes, Arnaud passait rapidement par la salle de bain pour se laver les mains et s'asperger le visage avant de venir s'installer à table au milieu d'un délicat mélange de saveurs.

Une fois assis sur le banc aux côtés de Julie, le jeune homme se sentait souvent gagné par la nervosité ; pour tenter de s'en défaire, il racontait dans le moindre détail, en omettant néanmoins l'étape du bouquet de roses, ce qu'il avait réalisé ou remarqué : de quelle façon il avait patiemment arraché le lierre qui s'accrochait au magnolia ; comment il avait positionné l'échelle pour finir de couper une branche cassée qui menaçait de tomber du pin donnant sur la route ; sans oublier de décrire la vie animale qui se déroulait sous ses yeux : les lézards qui courraient sur les dalles de la terrasse pour rejoindre les murs de la maison, la minuscule musaraigne fouinant dans la terre à la recherche de vermisseaux, le regret de voir si peu de papillons et d'abeilles voltiger autour des lauriers roses de l'allée. Plus serein, rasséréiné d'avoir vu Monsieur Fabre acquiescer à plusieurs reprises devant ses propos, et devinant Julie qui le regardait parfois en souriant, Arnaud pouvait enfin profiter du repas pendant lequel il prenait maintenant soin de rarement intervenir, sauf si le vieil homme ou sa petite-fille lui posait une question, auquel cas il répondait poliment, sans trop rentrer dans le détail. Après le déjeuner, quand Monsieur Fabre montait s'allonger le temps de sa sieste, la conversation prenait une tournure plus personnelle entre les deux jeunes gens, sans pour autant qu'elle en devînt vraiment intime ; si

l'amitié était un sujet qui revenait volontiers, les petits problèmes de cœur étaient à peine effleurés, et l'amour soigneusement passé sous silence. Julie avait simplement appris que le travail n'avait laissé à Arnaud que bien peu de temps pour les loisirs, qu'il n'avait pas encore pu prendre de vacances, et que sa dernière petite amie s'était lassée d'une vie qu'elle avait trouvée peu amusante. Quant au jeune homme, il put seulement deviner que Julie consacrait la totalité de son temps à ses études, et lorsque la jeune fille le raccompagnait à sa voiture, il réfléchissait un peu tardivement au moment où il pourrait, la prochaine fois peut-être, l'inviter à prendre un verre avec lui en ville. Le temps était passé sans qu'il parvînt à vaincre sa timidité, et Monsieur Fabre avait été terrassé une deuxième fois par la maladie.

*

Arnaud avait toujours la tête tournée vers la photographie ; il n'avait pas touché au café qui maintenant était froid. Il se leva lentement, jeta le contenu du mazagran dans l'évier, et sourit tristement devant ces gestes renouvelés à chacune de ses visites depuis ce matin de janvier, il y avait un peu plus de six mois. Ce jour-là, personne n'avait répondu à ses trois coups de sonnette ; la porte était fermée ce qui était inhabituel, inquiétant même puisqu'il était peu probable que Monsieur Fabre se fût absenté. Comme il disposait d'un trousseau de clefs, Arnaud avait pu pénétrer dans le mas où seul un étrange silence régnait ; un mazagran ébréché était posé sur la table de la cuisine, et en le prenant dans la main, il constata que le café qu'il contenait était froid. Il jeta le liquide dans l'évier avant de laver machinalement le mazagran ; et, après l'avoir posé sur le séchoir, Arnaud tourna la tête vers la porte du salon : elle était légèrement entrouverte. Il sentit tout à coup son estomac se nouer ; subrepticement, la peur venait de s'emparer de lui ; ses mains tremblèrent, et pendant quelques instants, il fut incapable d'effectuer le moindre mouvement. Quand enfin il parvint à réfléchir, il pensa un court instant à quitter les lieux, à refermer la porte derrière lui, et à

appeler... appeler qui d'ailleurs ? Son employeur afin qu'il lui indiquât la marche à suivre ? Ou alors...oui, bien entendu... les pompiers, comment ne pas l'envisager ? Parce que peut-être, oui peut-être...

Arnaud n'avait encore jamais vraiment dû faire face à de telles circonstances... l'accident, la maladie, la mort, il avait toujours vécu ces événements d'assez loin, comme d'insignifiants imprévus, désagréables certes, mais jamais sans réelles conséquences. Il avait ainsi déjà assisté à deux ou trois enterrements, mais c'était à chaque fois quelqu'un d'éloigné : une grande tante, une vague connaissance de ses parents. D'ailleurs, comment allait-il Papa en ce moment, avec ses problèmes de santé ? Il faudrait que je l'appelle tout de même... Ce court instant de tendresse surprit autant Arnaud qu'il l'aida à recouvrer ses esprits. Il respira profondément, et sans lâcher la porte des yeux, s'avança vers elle en marchant prudemment ; un léger grincement et il la laissa s'ouvrir complètement. Arnaud s'approcha du fauteuil qui était tourné vers la fenêtre, et comme il l'avait malheureusement pressenti, y découvrit Monsieur Fabre. Le pauvre homme avait les yeux mi-clos et toute une partie de son visage était étrangement fixe ; il semblait encore conscient puisqu'il esquissa un vague geste avec la main droite. « Ne vous inquiétez pas Monsieur Fabre, je vais appeler les pompiers. Tout va bien se passer, ils vont s'occuper de vous. Tout va bien se passer, je suis là maintenant », murmura Arnaud en lui prenant doucement la main.

Arnaud était allé voir Monsieur Fabre à deux reprises après sa rechute. À chacune de ses visites, il lui parlait de sa maison, de quelle manière il prenait soin d'elle, tout en cachant, par souci de ne pas lui faire de peine, que le jardin retournait à l'état sauvage lentement mais sûrement. Mais le vieil homme avait-il encore conscience de ce qui se passait autour de lui ? car malgré les soins qui lui avaient été prodigués, il était malheureusement tombé dans le coma au cours de son transfert à l'hôpital. Un coma d'abord léger,

puis de plus en plus profond ; Monsieur Brun avait commencé son voyage vers l'au-delà, à petits pas.

*

Arnaud regarda le plan de travail, une dernière fois : le café froid jeté dans l'évier, le mazagran lavé, rincé puis posé sur le séchoir ; ces gestes simples dans la cuisine du mas appartiendraient dans peu de temps au passé. Lentement, Arnaud retourna vers la table pour y déposer un trousseau de clefs. Il avait entendu le bruit des pneus sur le gravier ; le moteur qui s'arrêtait ; la portière que l'on claquait ; de nouveau le crissement des graviers ; et, enfin, le grincement de la porte qui s'ouvrait.

« Bonjour Julie, je viens tout juste de terminer. J'ai fait le ménage dans la maison. En revanche, je n'ai pas tondu la pelouse, mais je l'avais fait la dernière fois. Dans le jardin, je n'ai jamais pu en faire beaucoup plus, j'en suis désolé, vu que depuis l'hospitalisation de Monsieur Fabre, je ne suis venu qu'une fois tous les quinze jours, pendant seulement une heure et demie, comme tu me l'avais demandé. J'ai posé les clefs sur la table, car j'allais justement m'en aller, mais... comme tu es arrivée avant que je parte, hé bien... enfin voilà... je voulais te dire que je... je suis content de te voir, voilà, rien de plus. Enfin si ! Je... comment dire... je sais bien que le moment n'est pas forcément bien choisi, mais... voilà... si un soir tu as un peu de temps, cela me ferait plaisir de t'offrir un verre en ville. »

Julie ne parut aucunement troublée par la proposition d'Arnaud. Son visage ne changea pas de physionomie ; et cette assurance dans le regard... On pouvait y lire la certitude qu'au bout de ses longues années d'études, une carrière prometteuse l'attendait, et que le reste n'avait que bien peu d'importance. D'ailleurs, la mort de son grand-père, une semaine auparavant, l'avait définitivement

convaincue que plus rien d'intéressant ne la retenait dans ce petit village ; la pancarte « à vendre » n'allait pas tarder à légèrement s'agiter au vent, côté rue, sur le rebord d'une fenêtre. Elle sourit poliment à Arnaud, et lui répondit de façon assez condescendante, comme si elle s'exerçait déjà à ses futures responsabilités :

« Tu es quelqu'un de très serviable Arnaud ; tu as même été un amour avec Papy, je t'en suis volontiers reconnaissant ; je n'oublierai pas tout ce que tu as fait pour lui. Mais quand même, homme de ménage, ce n'est pas très reluisant comme situation professionnelle, tu sais. Rien que pour cette raison, j'aurais bien trop honte de te présenter à mon entourage ! D'ailleurs, c'est vraiment du gâchis, car si je me rappelle nos conversations, tu vauds quand même beaucoup mieux que d'être un simple exécutant au service des autres ! »

Il serait inexact d'écrire que les propos de Julie ne blessèrent pas profondément Arnaud. Sur le coup, il n'en laissa pourtant rien paraître : il salua brièvement la jeune fille et sortit du mas en refermant doucement la porte derrière lui ; mais, à peine était-il assis au volant de sa voiture qu'il fut nerveusement secoué par deux ou trois sanglots. Avoir été le premier à porter secours à Monsieur Fabre, sa lente agonie, sa mort la semaine dernière, et aujourd'hui, en guise d'épilogue à cette triste histoire, la méchanceté gratuite de Julie. Les êtres humains étaient parfois bien cruels, et le mal qu'ils nous causaient beaucoup plus difficile à réparer qu'un simple contacteur jour-nuit. Pourquoi n'avait-elle pas simplement éconduit sa proposition ? Il soupira et se fit la réflexion que les diplômes ne servaient pas seulement dans le cadre de la vie professionnelle ; ils avaient également leur importance dans la vie amoureuse. Arnaud esquissa alors un léger sourire suite à ce rapprochement impromptu. Malgré sa mésaventure, malgré la tristesse, la déception et cette douloureuse blessure d'orgueil, il n'avait aucun regret. Ses clients, ou plutôt ceux qu'il surnommait affectueusement « mes p'tits vieux »

l'accueillaient avec bienveillance, et souvent il repartait de chez eux avec une petite douceur, un cadeau même parfois. Lui qui n'avait pas connu un seul de ses grands-parents, il avait aujourd'hui l'impression d'en avoir à ne plus savoir qu'en faire ! Non, franchement, il n'avait vraiment aucun regret d'être entouré de toutes ces vieilles personnes qui avaient toujours une ou deux histoires savoureuses à lui raconter : un amour de jeunesse, un voyage de l'autre côté de la terre, parfois les deux comme cet ancien marin qui, ayant réalisé le tour du monde à bord d'un porte-hélicoptères, lui contait régulièrement ses aventures amoureuses au cours de ses escales. Quant à Julie, il serait curieux de la croiser, dans quelques années. Eu égard à sa détermination, elle sera certainement arrivée là où elle l'avait souhaitée ; elle sera peut-être même devenue rédactrice en chef d'un grand quotidien. Il l'imagina un instant, seule au bout d'une grande table de réunion lors d'un comité de rédaction, régissant avec une poigne de fer sur tout un parterre de journalistes mâles. Les princesses du monde moderne n'avaient décidément plus rien à voir avec celles des contes de fées ; le pouvoir et l'ambition avaient remplacé le beau berger ; quant au château dont les tours en pointe s'élançaient vers un ciel couchant teinté de rose... Julie se sera contentée du cinquantième étage d'une haute tour de verre d'un quartier d'affaire de la capitale, un héritage de son grand-père peut-être, où au lieu d'embrasser le prince charmant qui la rendra heureuse, elle retoquera avec mépris les articles des journalistes inexpérimentés : « Mon petit, vous n'irez pas bien loin en écrivant de cette manière. Si le lecteur aime être effrayé, c'est par les sordides détails de l'information qu'on lui apporte, et non par un style littéraire auquel il ne comprendra absolument rien ! » Et bien plus tard encore, qu'adviendra-t-il d'elle au crépuscule de sa vie professionnelle ? Lui, il en était certain, il n'aura pas quitté la région côtière de son enfance, et sans doute devra-t-il encore se contenter d'un modeste appartement en ville plutôt que des mas de l'arrière-pays dans lesquels, pendant plus de quarante années, il se sera rendu pour travailler. À l'âge de la retraite, peut-être Julie reviendra-t-elle

dans le pays qui l'avait vue naître, usée par les responsabilités et un mariage raté ; et là, dans sa luxueuse propriété, elle maudira toutes les âmes de la terre à qui voudra bien l'entendre, notamment le successeur d'Arnaud qui comme première cliente aura eu la malchance de tomber sur une petite vieille acariâtre et des pièces immenses à faire briller !

*

Ces divagations avaient franchement redonné le sourire à Arnaud lorsqu'il pénétra dans le local étriqué au moment de la pause déjeuner ; deux de ses collègues étaient déjà autour de la table en train de discuter. Alors que l'un se plaignait des incapables qui gouvernaient les destinées du pays, tandis que l'autre se lamentait d'être si mal payé, Arnaud sortit d'une glacière une boîte en plastique contenant une salade piémontaise et la posa avec délicatesse sur la table. Juste avant de se régaler du plat qu'il avait préparé la veille au soir, il déclara simplement, aussi bien pour lui-même qu'à l'intention de ses deux compagnons qui le regardèrent alors avec étonnement : « On a quand même de la chance de travailler avec un tel soleil. Et puis dimanche midi, je vais manger chez mes parents. Cela faisait si longtemps ! »

Tempête intérieure

Accoudé sur le muret qui prolongeait l'embarcadère, Sylvain observait le petit chalutier qui rentrait au port accompagné par une nuée de mouettes criardes, tandis qu'un peu en retrait, un grand cormoran opportuniste plongeait régulièrement dans l'eau pour attraper tout ce qui avait bien pu leur échapper. Le long de la jetée, quelques pêcheurs profitaient du coucher de soleil, oubliant pendant quelques instants de surveiller l'endroit où ils prenaient régulièrement au piège des poissons de roches, et plus rarement, un ou deux bars qui se seraient approchés trop près du bord ; vers le large, à environ trois milles marins, on distinguait vaguement un massif d'arbres marquant le point culminant d'une petite île. Alors que le chalutier s'amarrait au pied de l'embarcadère afin d'y débarquer le produit de sa pêche, Sylvain se leva et commença à marcher en suivant la jetée. Au bout de celle-ci, au moment où il s'engageait dans la ruelle qui le ramènerait vers les habitations, l'homme s'arrêta. Là, après quelques secondes de réflexion, il ajusta sa casquette et s'en alla longer la côte en empruntant un chemin sableux qui se perdait au milieu des cheveux d'ange ; plus loin s'ensuivait une longue succession de montées et de descentes à travers les bruyères et les fougères avant que l'on aboutît à une large clairière. Il fallut presque une heure à Sylvain pour rejoindre cet espace qui s'ouvrait sur la mer, et à partir duquel on entrevoyait à peine l'embarcadère ; du village qui accueillait le port, on n'apercevait plus que deux maisons blanches aux volets bleus ; l'île en revanche, était toujours visible. Distant maintenant de près de quatre milles marins, et malgré la pénombre qui l'enveloppait depuis la disparition du soleil, Sylvain la trouva plus proche, plus accessible même, sans doute parce qu'en ce lieu inhabité, il avait l'impression d'être vraiment seul avec elle. D'ailleurs, au-delà de ce sentiment qui lui était propre, l'île était rarement visitée malgré sa relative

proximité avec le continent ; la faute à une côte sauvage qui rendait l'accostage délicat, mais surtout à l'existence des belles plages de ses grandes sœurs voisines, certes plus éloignées du littoral, mais qui attireraient chaque été les touristes par bateaux entiers. En regardant vers le large, on apercevait également, ballottant au gré des vagues, la placide gardienne des lieux, une grosse bouée rouge qui marquait l'accès au petit port de pêche par l'entremise d'un chenal d'environ un demi-mille de large. Sylvain quitta la claière et descendit vers la plage, une étroite bande sableuse qui accueillait par endroit des rochers polis par les marées successives, et au creux desquels subsistaient des trous d'eau dont on ne savait s'ils retenaient prisonniers quelques petits poissons ou bien s'ils les avaient sauvés d'un échouage mortel. En avançant vers la mer, là où le sable commençait à être humide, Sylvain tenta de débusquer des palourdes à l'aide des deux petits trous que le coquillage laissait à la surface ; puis, il hésita à enlever ses chaussures afin de caresser l'Océan avec ses pieds nus, mais quelque chose le retint, comme si ce geste allait lui donner l'envie irrépressible de se déshabiller complètement et de nager vers le large ; Sylvain recula, avant de s'asseoir en tailleur sur le sable sec. Là, il commença à effectuer quelques gestes d'assouplissement avec les bras et les épaules. La nuit s'installait ; il faisait très doux.

*

L'homme, qui avait un peu plus de trente ans, comptait parmi les meilleurs nageurs de sa génération : très jeune, il s'était passionné pour les longues distances, des courses de vingt-cinq kilomètres où rapidement il lutta à armes égales avec des athlètes plus âgés et plus expérimentés que lui ; il excellait également sur la distance olympique, le dix kilomètres. Les Jeux olympiques... Existait-il plus belle consécration pour un athlète ? même si l'on pouvait raisonnablement douter que Sylvain eût vraiment la compétition dans le sang. Ce qu'il aimait avant tout, c'était nager, nager en toute

liberté, et s'il se mit un jour à rêver de médaille et de gloire, ce fut seulement quand les responsables du club local de natation le convainquirent de pousser un peu plus loin sa passion ; de la transformer en ambition en quelque sorte. D'ailleurs, dans le petit port de pêche, il passait avant tout pour un aventurier, voire un casse-pied, les marins du coin s'agaçant de régulièrement le croiser en plein milieu du chenal. En effet, dès que son emploi du temps le lui permettait, quelles que fussent les conditions climatiques, en été comme en hiver, Sylvain se mettait à l'eau pour rejoindre l'île avant d'en effectuer le trajet en sens inverse après une courte pause, soit environ neuf milles marins dans le meilleur des cas ; il lui arrivait même très régulièrement d'en réaliser le tour complet, et la distance avoisinait alors quatorze milles, soit environ vingt-cinq kilomètres. Quand il effectuait ce qui n'était pour lui qu'un banal entraînement, jamais il ne se souciait de la houle ou du vent en cas de mauvais temps, des courants qui se multipliaient à l'époque des grandes marées, de même que jamais il ne s'affolait lorsque l'île disparaissait derrière une épaisse nappe de brouillard. En revanche, il trouvait la traversée du chenal dangereuse ; et, malgré la présence de son sac étanche orange qui lui servait autant pour ranger quelques effets personnels que pour être repéré par les bateaux de pêche ou de plaisance, souvent il lui était arrivé d'être frôlé par un hors-bord, ou plus rarement, par un marin-pêcheur pressé de rentrer au port. Grâce à sa vélocité, il lui suffisait de moins de quinze minutes pour traverser le chenal, mais c'était toujours de longues minutes pendant lesquelles il devait être vigilant, surtout lorsque la visibilité était réduite ; par temps clair, il appréhendait moins ce passage, même si en période estivale, il devait redoubler d'attention en raison de l'augmentation du trafic des plaisanciers. Pour toutes ces raisons, sa période de prédilection était l'automne, quand l'eau conservait encore les quelques degrés gagnés au cours de l'été et que le temps des compétitions était révolu ; et, sans pouvoir être totalement comparée à cette saison qui n'existe que dans le nord de l'Amérique, peu avant les premières gelées et les jours de pluie qui vont

durablement s'installer à partir de la Toussaint, il profitait avec un certain bonheur de ses journées exceptionnellement clémentes.

C'était un dimanche, au petit jour ; le coefficient de marée était de 74, le marnage de près de deux mètres et le calendrier précisait que c'était la *Saint Juste* ; un « e » de moins et on l'aurait appelé *l'ange de la terreur* remarqua Sylvain qui avait décroché une licence d'histoire avant de « plonger dans le grand bain », expression qu'il aimait employer lorsqu'il décrivait son parcours, notamment à ceux qui l'interrogeaient dans l'enceinte du grand centre aquatique où il travaillait à mi-temps. Ce matin-là, la traversée du chenal n'avait posé aucune difficulté particulière : à cette heure, les pêcheurs étaient déjà en mer depuis longtemps, tandis que les quelques plaisanciers qui mouillaient au port venaient à peine de se réveiller ; la mer était particulièrement calme, la température de l'eau idéale. D'ailleurs, il se serait volontiers contenté d'un simple maillot de bain, mais par sécurité, il préférait toujours nager avec une combinaison ; pour l'occasion, il avait revêtu une version sans manche et peu épaisse. Vers dix heures, Sylvain atteignit l'île et se reposa un quart d'heure sur une minuscule plage de galets coincée derrière une crique qui la protégeait des regards indiscrets. Il savait qu'il lui faudrait encore presque trois heures pour en réaliser le tour, mais il affectionnait cette zone où les fonds peu profonds, et surtout moins pollués que ceux du littoral qu'il avait quitté, étaient de toute beauté. Aussi, pour profiter au mieux du spectacle, il avait pris l'habitude de réaliser cette étape avec un masque et un tuba, et quand il relevait la tête pour vérifier sa trajectoire, il contemplait la colline boisée qui culminait au centre de l'île. Il lui arrivait même de se mettre sur le dos, et pendant plusieurs centaines de mètres, il observait avec un certain bonheur les rares nuages qui parsemaient le ciel, tentant de déceler dans leur forme éphémère quelque animal imaginaire. Plus tard, le contournement final lui réclamait un peu plus d'attention, ne serait-ce que pour retrouver la petite crique où il se reposait pendant une heure, reprenant des forces à l'aide d'une

salade de thon, d'une banane ainsi que de deux ou trois barres de céréales. Pendant ce temps de repos, il préparait mentalement le trajet retour, de loin la partie la plus compliquée de sa sortie, avec la fatigue omniprésente, la pleine mer et son eau plus froide et plus tourmentée, et pour terminer, le fameux chenal à traverser.

Malgré plus de cinq heures passées dans l'eau, Sylvain n'avait pas l'impression d'avoir puisé dans ses réserves lorsqu'il retrouva la petite crique après avoir effectué le tour de l'île. Le temps était magnifique, et avec l'automne aidant, la lumière du jour semblait donner toute sa vigueur aux tons orangés de la flore insulaire. Il se sentit si bien qu'il eut envie de prolonger son séjour sur ce morceau de terre ; en retardant d'environ deux heures son retour sur le continent, il pourrait ainsi conclure son périple au soleil couchant, quand le vent tombe et que la mer s'endort doucement. Souvent il avait nagé le long de la plage en début de soirée, et déjà il avait été saisi par l'atmosphère particulière qui se dégageait ; s'il se trouvait en pleine mer à cet instant de la journée, sans doute ses sensations seraient décuplées ; c'était tellement tentant. Jusqu'à présent, il n'avait jamais osé affronter le chenal au moment où le soleil disparaissait derrière l'horizon, mais aujourd'hui, les conditions étaient si favorables que la visibilité à la tombée de la nuit serait certainement bien meilleure que certains jours de mauvais temps. Alors, pour patienter jusqu'à l'heure du départ, il entreprit de gravir la colline ; il était curieux de découvrir ce qui l'attendait là-haut.

Il ne s'était encore jamais aventuré à l'intérieur de l'île, et il eut l'impression d'être un aventurier pénétrant au cœur d'une terre inhabitée. Il se remémora certains souvenirs d'enfance, la vraie – loin des délires imaginaires d'une bande de petits naufragés se métamorphosant progressivement en monstres cruels et sanguinaires – quand, au cours d'une promenade en forêt avec ses parents, il s'écartait suffisamment du chemin pour devoir, à l'aide d'un bâton,

tracer sa route à travers les fougères ; parfois, il devait même rebrousser chemin lorsque les ronces lui fermaient le passage. Au début, il progressa avec aisance en direction de la colline, puisque seuls quelques bosquets de genêts en gardaient timidement l'accès. Assez rapidement pourtant, le sable céda la place à un sol graniteux où des arbustes aux essences qui lui étaient inconnues vinrent à freiner sa progression. Bientôt, Sylvain dut même réaliser d'importants détours pour poursuivre son avancée. Alors qu'aux abords de l'île il distinguait aisément les arbres qui marquaient le haut de la colline, il ne lui restait plus maintenant comme unique repère que la pente qui devenait franchement abrupte ; derrière lui, il ne discernait plus qu'un épais mur brun constitué de taillis touffus ; heureusement, lui parvenait encore le bruit du ressac, ainsi que le cri des mouettes. Après une heure de lutte, il parvint enfin au sommet où l'attendait un vaste plateau peuplé de pins majestueux de plus de trente mètres de hauteur. Certains d'entre eux avaient été foudroyés, et il ne subsistait de leur gloire passée qu'un tronc sans écorce d'où jaillissaient çà et là deux ou trois branches mortes et dépolies ; plus on s'approchait du versant opposé et plus la pinède était clairsemée, le vent ayant vaincu de nombreux pins que l'on retrouvait au sol, sous un manteau de mousse et de lichen, leur tronc cassé en plusieurs morceaux gisant au milieu des fougères. Pourtant, la pérennité des maîtres des lieux ne semblait pas compromise : aux abords d'une souche, il n'était pas rare de voir s'élever de jeunes pousses vigoureuses.

Quelque peu essoufflé par sa randonnée, Sylvain mit les mains sur ses hanches et traversa la petite forêt ; la vision qui s'offrit alors à ses yeux ne ressemblait en rien au labyrinthe qu'il venait de traverser. Face à lui, la pente descendait brutalement vers la mer et il lui sembla d'abord compliqué de rejoindre la côte par ce versant. En étudiant attentivement les lieux, il devina un vague chemin qui musardait à travers une végétation rase et clairsemée poussant difficilement au milieu d'amoncellement de pierres granitiques roses

et grises. Le vent soufflait par violentes bourrasques, et même si Sylvain avait quitté sa combinaison pour une petite polaire et un pantalon de survêtement, il commença à ressentir la fraîcheur de l'air ; il frissonna. Pour la première fois de la journée, il se sentit vulnérable ; l'heure avançait, il lui fallait maintenant se hâter. Pressant le pas, il commença à suivre la trace qui, après une descente assez raide, chemina en balcon pendant un long moment ; puis, à sa grande surprise, sans que la sente se perdît dans les rochers, cette dernière le mena miraculeusement au-dessus de la crique où une eau d'un bleu foncé clapotait paresseusement sous le soleil de l'après-midi. Un peu plus loin, Sylvain aperçut sa bouée orange qui l'attendait sur la petite plage de galets, et il ne put s'empêcher de ponctuer cette découverte par un geste de victoire ; décidément, il se dit qu'il était en train de vivre un de ces moments particuliers où tout vous réussissait, et la petite pointe d'anxiété qui l'avait visitée précédemment ne fut plus qu'un lointain souvenir. Il comptait bien profiter de cette journée extraordinaire le plus longtemps possible.

Tout à coup, en franchissant le dernier ressaut qui surplombait la crique, Sylvain fut surpris par le bruit des pierres qui tombent et le bruissement des branchages. Sans parvenir à le reconnaître, il entrevit un animal s'enfuir ; de la taille d'une truie, pensa-t-il un court instant, avec de nouveau la sensation de se sentir vulnérable au milieu d'un paysage si sauvage. L'homme courut de plus belle vers la côte. Arrivé sur la plage, il constata qu'il était complètement essoufflé ; il dut s'asseoir une longue minute avant de retrouver un rythme cardiaque plus apaisé. Il profita une dernière fois du panorama : la mer était incroyablement belle ; le soleil commençait sa lente descente vers l'horizon. Rasséréné par un si beau spectacle, Sylvain se sentit de nouveau pleinement en accord avec la nature, quand soudain il sursauta. Un peu plus haut, sur la sente qu'il venait d'emprunter, un vieux bouc le dévisageait en hochant la tête. Il ressemblait de façon singulière à un naufragé : une longue barbe grise traînait par terre, tandis que son pelage était jaune et hirsute.

Sur sa tête, une de ses cornes était cassée tandis que l'autre était si développée qu'elle était constituée de deux impressionnantes spirales. L'animal ne semblait pas troublé par la présence de l'homme ; sans doute avait-il été en contact avec les êtres humains avant de venir s'échouer ici pensa Sylvain, et peut-être était-il maintenant heureux qu'on l'eût abandonné en ce lieu ; car finalement, pouvait-on rêver d'un meilleur endroit pour terminer son existence lorsque l'on était une vieille âme solitaire ? Comme il lui parut impossible qu'un tel animal pût rejoindre l'île par ses propres moyens, Sylvain réfléchit quelques instants aux raisons pour lesquelles on aurait bien pu relâcher le bouc dans un tel environnement. Il imagina un berger qui, devant se séparer d'une vieille bête devenue agressive avec ses jeunes congénères, l'aurait transporté ici en catimini plutôt que de la conduire à l'abattoir. Une fraction de seconde, il envia le vieux bouc en liberté. Comme il aurait aimé être à sa place, notamment en ces fins d'après-midi, lorsque le brouhaha du centre aquatique devenait insupportable et qu'il commençait à être fatigué par les trop nombreuses sollicitations qui perturbaient son travail et ses entraînements, notamment cette détestable habitude, qu'il vivait à chaque fois comme une agression, d'être pris en photo aux côtés d'un admirateur à l'aide d'un téléphone portable. Il regarda de nouveau le soleil ; ce dernier continuait sa lente descente vers l'horizon ; il était temps de quitter l'île.

Sylvain savait par expérience que la portion la plus délicate de son odyssée était à venir, et même si les conditions étaient propices, même s'il s'était rarement senti aussi affûté, ce qui le surprit d'ailleurs tant la saison sportive avait été exténuante, il eut un peu de mal à se remettre à l'eau après trois heures sans avoir nagé. Il n'avait pourtant pas d'autre alternative que d'être immédiatement sur le qui-vive, car il était beaucoup plus difficile de se repérer sur le retour, le continent formant au loin une longue bande de terre relativement uniforme. Heureusement, il pouvait deviner le petit port

de pêche et son embarcadère, et surtout, après environ une demi-heure à se diriger à l'aveugle ou presque, il repéra un minuscule point rouge au milieu de l'immensité bleue : la bouée du chenal devenait alors un allié précieux. À partir de cet instant, tout se déroula comme dans un rêve, les courants lui étant si favorables qu'il eut l'impression que la mer le portait. De tons jaunes, le soleil tourna à l'orange pour devenir rouge sang au moment où il croisait la bouée du chenal ; Sylvain ne s'était jamais senti aussi heureux. Pour fêter l'événement, il accorda une sorte de danse à la nature merveilleuse : il fit d'abord quelques mouvements de nage papillon avant de se mettre sur le dos ; là, il admira le coucher de soleil, puis reprit sa nage papillon avant de se remettre de nouveau sur le dos en hurlant de joie. Il profitait avec une rare intensité de chaque seconde, de chaque mètre effectué. Plus que trois cents mètres et il allait atteindre le rivage.

Ce qui aurait dû rester un merveilleux moment de grâce se transforma en un terrible moment d'inattention ; entre une chose et son contraire, il n'y avait souvent guère plus que l'épaisseur d'un cheveu. Alors qu'il se retournait une dernière fois pour reprendre son crawl, il eut à peine le temps d'apercevoir les deux motomarines qui fonçaient sur lui. Coiffé de son bonnet de bain, la tête en partie dans l'eau alors qu'il était sur le dos, sans doute ne les avaient-ils pas entendues arriver ; la fatigue et l'euphorie également avaient altéré ses sens. Il tenta un plongeon désespéré, et si ce réflexe lui sauva sans doute la vie, l'impact fut hélas inévitable. Quand les deux motomarines firent demi-tour, elles découvrirent le sac étanche après lequel Sylvain s'accrochait désespérément afin de ne pas sombrer ; autour de lui, la mer était légèrement teintée de rouge.

La blessure à la tête avait été relativement superficielle, mais surtout parce que des athlètes comme lui avaient certaines facilités pour être soignés par les meilleurs spécialistes, il fut vite rétabli. À peine trois semaines après son accident, il était de retour sur la plage,

prêt à en découdre avec le chenal. Malheureusement, il fut saisi par la peur le temps que dura la traversée ; vingt minutes de nage et il était déjà exténué. Il se sentit alors incapable de rejoindre l'île et préféra longer le chenal jusqu'au port de pêche où il sortit de l'eau par l'embarcadère, moralement très affecté. Pour sa deuxième tentative, ce fut le brouillard qui le dissuada. Dépité, il ne tenta plus rien après que l'hiver fut durablement installé, se contentant de réaliser d'interminables longueurs dans la piscine olympique du parc aquatique. Les Jeux olympiques d'ailleurs, la sélection allait être pour bientôt et... mais quelle importance maintenant...

Il s'était levé de bonne heure ; il faisait très beau en ce début de printemps, mais la température de l'eau était extrêmement fraîche, si bien qu'il dut se faire violence pour simplement se mouiller le haut du corps alors qu'il avait pourtant choisi de s'équiper d'une combinaison adaptée au froid. En se préparant, il vit un voilier quitter le port et emprunter le chenal ; il attendit patiemment qu'il passât devant lui avant de se lancer. En regardant le bateau s'éloigner, il réalisa combien il avait gardé de son accident des séquelles beaucoup plus profondes qu'un mal de tête persistant ou un étourdissement passager lors d'une descente d'escaliers. Jusqu'à présent, et même s'il avait toujours eu conscience du danger, celui-ci n'avait été pour lui qu'une simple théorie, et comme toutes les théories, elle ne lui avait pas servi à grand-chose, sinon à alimenter quelques aimables conversations de salons. Tels des automates, il était des individus qui tombaient et se relevaient aussitôt pour continuer leur route comme si de rien n'était ; Sylvain avait toujours trouvé ridicules les petits proverbes qui proposaient une vision aussi insouciante et naïve de la vie. Combien de fois avait-il entendu une connaissance qui, pour remonter le moral de son interlocuteur, croyait judicieux de lui asséner une expression à l'emporte-pièce, comme « une de perdue, dix de retrouvées » quand il s'agissait d'une déception amoureuse, et « c'est comme quand on tombe de cheval, l'important, c'est de remonter tout de suite dessus ! » dans le cas

d'une pratique sportive qui se serait mal terminée. Vraiment, ces expressions le mettaient franchement en colère ; cependant, il avait rapidement repris le chemin de l'entraînement. Aussi caricaturales qu'elles pussent être, il fallait néanmoins reconnaître la puissance de ces petites phrases, y compris sur l'inconscient de leurs plus ardents détracteurs.

À son grand soulagement, Sylvain venait de dépasser le chenal, assez facilement lui sembla-t-il, mais également sans entrain, sans vraiment retrouver les sensations d'antan. « Les sensations d'antan », il trouva l'expression d'autant plus inappropriée que son accident ne datait que d'un mois à peine. Et pourtant... Aujourd'hui, il se sentait terriblement fragile, et alors qu'il commençait à franchement s'éloigner du rivage, il fut submergé par l'angoisse de connaître une défaillance, seul au milieu de toute cette immensité. Auparavant, il avait pleinement conscience de cette solitude, mais il en jouissait prodigieusement, comme si la nature faisait corps avec lui, loin de l'univers des hommes. Tant de choses avaient changé... la nature lui paraissait dorénavant hostile, et il trouva cela d'autant plus injuste que c'était l'être humain qui était l'unique responsable de son accident. Quand il atteint enfin l'île, il se demanda comment il avait bien pu nager si longtemps sans se noyer. Décidément, le cœur n'y était plus. Il n'avait qu'une seule envie : s'attarder le moins possible et se retrouver au sec, bien à l'abri entre quatre murs ; il prit à peine le temps de grignoter une barre de céréales afin d'éviter la fringale pendant le trajet retour. Une couverture grise uniforme envahissait le ciel ; il commença de pleuvoir. Sur l'île, seuls les pins donnaient quelques pâles couleurs à l'endroit, qu'il trouva morne, presque lugubre ; au-dessus de lui, il reconnut la trace qu'il avait empruntée le fameux jour de son accident. Hagar, il commença à la suivre, regardant à droite et à gauche, comme s'il cherchait une présence ; il erra ainsi une demi-heure sur le vague sentier, sans rien trouver. Qu'était-il devenu, son vieux compagnon d'infortune ? Un dernier regard : il ne vit rien d'autre que la grisaille qui s'étalait ; il

n'entendit rien d'autre que le vent qui soufflait. Il grelotta. Mais que lui arrivait-il pour qu'il eût cette désagréable impression d'être perdu au milieu de nulle part ? « Petites causes, grands effets », s'entendit-il murmurer, et d'un geste de colère, il jeta son sac étanche dans la mer et le regarda s'éloigner, avant de s'allonger sur les galets, les bras en croix. Combien il aurait aimé qu'on ne le retrouvât jamais, ou alors dans une quarantaine d'années, avec une longue barbe blanche qui descendrait jusqu'au sol. Hélas, il y aurait toujours une âme se voulant charitable qui, d'ici quelques heures, donnerait l'alerte et orienterait rapidement les recherches du côté de l'île. « Mon Dieu, comment pourrais-je leur échapper ? »

*

La nuit était tombée depuis longtemps maintenant ; un crachin léger avait fait son apparition ; la douceur qui flottait dans l'air laissait sa place à une humidité rampante. Sylvain se releva et quitta la plage. À l'aide d'une petite lampe de poche, il prit la direction du port, en claudiquant légèrement avant d'être secoué par une douloureuse quinte de toux. Hier, la mer avait été mauvaise ; il s'était cogné partout et avait dormi dans des draps mouillés. On ne s'improvise pas marin-pêcheur du jour au lendemain, même s'il commençait un peu à s'habituer à son nouveau métier. À bord, avec sa barbe noire, ses cheveux longs et son ample ciré jaune, il avait au moins la tête de l'emploi, avait plaisanté son patron le jour de son embauche, et puis il préférait le voir à bord plutôt qu'à faire le guignol entre les bateaux au milieu du chenal. Sylvain avait souri. Au moins, les pêcheurs avaient toujours été sincères avec lui, pas comme tous ces salauds du centre aquatique qui l'avaient immédiatement flanqué à la porte, à peine annoncé son renoncement à la natation de haut niveau, et par conséquent, aux Jeux olympiques. De Sylvain, de son accident, de la terrible fragilité dont il souffrait, ils n'en avaient rien eu à foutre, tous ces connards. Tout ce qui les avait intéressés ces salauds, c'était de s'être fait mousser sur son dos, lui et sa sélection

olympique. Tas de fumier ! Sa jambe le faisait maintenant franchement souffrir ; il s'était quand même pris une sacrée béquille lors de ce putain de grain de nord-ouest. Après tout, pourquoi devrait-il encore surveiller son langage, bordel de merde ? Pendant des années, il avait joué les garçons polis, baissé la tête devant les entraîneurs, les parents et leurs putains de gosses qui refusaient d'apprendre à nager, tout ça parce que l'eau était trop froide ou je ne sais quelle autre excuse à la con. Mais merde, elle est à 27° degré la flotte, tu veux quoi ? 35° comme dans ta baignoire ? Je t'en foutrais moi des baffes à tous ces morveux qui ne savent rien faire d'autre que pianoter comme des débiles sur un téléphone, et qui en plus viennent te demander qu'on les prenne en photo avec. NON MAIS ALLEZ VOUS FAIRE...

**

« — Sylvain, Sylvain, ça va pas ?

— mmm, quoi ? Ah, c'est toi Erwan ! Que se passe-t-il ?

— Tu cries comme un putois. Tu étais en train de faire un cauchemar ou quoi ?

— Ben, euh, je sais pas... peut-être... il y avait un bouc, une île, et puis aussi j'étais champion de natation mon pote !

— Ouais, ben désolé Sylvain, c'est certainement passionnant, mais tu me raconteras tout ça une autre fois, parce que pour l'instant, le patron m'a demandé d'écourter ta pause, ça chahute sévère là-haut et on a besoin de tout le monde pour ramener les filets. Allez dépêche !

— J'arrive Erwan, j'arrive. Putain, c'est dur quand même comme métier marin-pêcheur. Je sais pas toi, mais moi des fois, j'aimerais bien faire autre chose... chanteur par exemple.

— T'as raison, mon gars, et avec ta guitare à la main, tu n'aurais peur de rien et tu chanterais des chansons de marin, tatatin !

— Ouais, je sais, c'est très con comme idée ; c'est du passé, n'en parlons plus. Quoique, plus modestement, sur la plage le soir au

coin du feu, tu penses que ça pourrait fonctionner auprès des filles ?

— Sylvain, on vient d'avoir cinquante balais tous les deux, on est mariés depuis... et puis merde, j'ai pas le temps de parler de ça maintenant, le patron nous attend, grouille-toi !

— Tu fais chier Erwan, tu te défiles toujours quand il faut aborder le fond des choses !

— Peut-être, mais en attendant, je préfère qu'on évite de se saborder au fond de la mer !

— Ouais, pas mal ta chute, je la note pour plus tard et je te rejoins sur le pont.

— Non, non, non, tu passes devant, et tout de suite, le patron m'a demandé de te ramener, et je vais te ramener !

— Tu fais vraiment chier Erwan, non seulement tu m'empêches de rêver, mais en plus tu m'empêches d'écrire.

Au bout du chemin

Quelques décennies en arrière et l'on aurait pu dire du portrait de l'homme que nous allons esquisser qu'il ne valait guère mieux qu'une image d'Épinal ; mais, au-delà du caractère suranné de l'expression, Jean-Luc Renard ne connaissait pas vraiment le pays dans lequel il était né, et en particulier ses petites villes de province.

Le siège de la société pour laquelle cet important homme d'affaires travaillait était situé dans un beau quartier de la capitale, et il était bien rare qu'on y croisât Monsieur Renard, ce dernier passant une grande partie de son temps à Dubaï auprès des fonds d'investissement qui détenaient la maison-mère, en Chine où il négociait avec les sous-traitants, et enfin aux quatre coins de l'Europe où étaient écoulées des marchandises à des prix savamment fixés en fonction d'un pouvoir d'achat qui fluctuait fortement selon le pays concerné. D'ailleurs, au lancement de chaque nouveau produit, il ne pouvait s'empêcher d'être étonné que la valeur d'un objet pût être aussi relative, et surtout vendu aussi cher eu égard à son coût de production. Pourtant, loin d'imaginer que sa société abusât des consommateurs, notre homme d'affaires était persuadé que le prix de tout bien n'était que le reflet de ce qu'était prêt à payer l'utilisateur final pour l'acquérir. Sans doute étions-nous là en présence d'une vision bien caricaturale d'un marché capitaliste planétaire, régi par les lois simples de l'offre et de la demande, mais c'était l'univers dans lequel Monsieur Renard baignait à chaque jour qui passait. Peut-être était-ce également le vôtre, qui sait ?

Entre deux voyages, Jean-Luc Renard s'était offert une magnifique propriété à la campagne, une belle affaire dénichée lors d'une vente aux enchères ; et, si ses proches purent un temps penser qu'il y séjournerait régulièrement en compagnie de son épouse afin

de se ressourcer, il en fut tout autrement. Au cours de sa carrière professionnelle, il dut s'y rendre à trois reprises, tout en se disant qu'il aurait bien le temps de profiter du village et des petits oiseaux le moment venu ; mais, une fois à la retraite, Monsieur Renard préféra voyager dans les pays qu'il n'avait pas encore eu l'opportunité de visiter ; des pays prospères comme les États-Unis, des pays plus pauvres comme l'Inde ; des lieux paradisiaques comme les Seychelles, des terres plus rudes comme la Patagonie. De la mosquée bleue d'Istanbul en passant par la cathédrale Basile-le-Bienheureux à Moscou, jamais il ne séjourna plus de cinq jours consécutifs sur sa terre natale, et ce pendant une dizaine d'années.

Un beau jour, suite à un rhume banal qui dégénéra, il fut découvert chez Monsieur Renard une maladie exotique qui le contraignit à arrêter brutalement ses voyages. Longtemps il resta cloîtré dans son appartement de la capitale, en proie à un terrible ennui et à une toux aussi tenace que douloureuse. De nombreuses fois il lui fut conseillé d'aller respirer le bon air de la campagne, mais pour Jean-Luc Renard c'était comme si on l'envoyait tout droit vers une mort lente et austère, loin de tout ce dont il avait pu jouir jusqu'à présent. Néanmoins, devant l'insistance de son épouse qui peu de temps après, ne supportant plus la maladie de son mari, demanda le divorce, mais surtout parce que les pensées les plus noires commençaient à envahir son esprit, l'ancien homme d'affaires se résolut à tenter l'expérience.

Pendant deux longues années, Monsieur Renard s'obstina à ne jamais franchir les murs de sa propriété campagnarde, mais il recommença à parcourir le monde, passant d'un documentaire animalier sur la savane africaine aux voyages en Orient d'un livre de chevet. Pour choisir sa destination, le vieil homme procédait chaque matin de la même manière : il faisait tourner la magnifique mappemonde exposée sur un élégant secrétaire verni, avant de venir

y poser un doigt au hasard au moment où celle-ci allait s'arrêter. Là, une fois le lieu sélectionné, il se mettait en quête de le visiter par l'intermédiaire des livres ou des émissions de télévision ; il utilisait même internet, ce formidable outil qui lui permettait, à l'aide de gigantesques banques d'images, de pouvoir visualiser avec précision n'importe quelle partie du monde, puis d'en découvrir l'histoire ainsi que d'en étudier la géographie. Il s'était habitué à voyager ainsi, par procuration, mais surtout, il commençait à apprécier la solitude et le calme de sa grande propriété. De plus en plus souvent, il sortait sur sa terrasse en fin d'après-midi, et protégé par l'ombre d'un arbre, il profitait des derniers rayons du soleil en contemplant l'horizon, confortablement installé au creux d'une chaise longue. Un matin, laissant ses livres de côté, enfin il se décida à réaliser quelques pas dans le parc à l'aide d'une canne ; cette première tentative fut de courte durée, tant il y avait longtemps qu'il n'avait pas marché. Cinq, six, sept ans ? Il ne se rappelait plus vraiment ces dernières années ; il n'y avait sans doute pas grand-chose à en retenir d'ailleurs puisque c'était un immense trou noir : des journées interminables pendant lesquelles il avait systématiquement rejeté toute aide extérieure pour qu'on le laissât tranquille. Il avait encore du mal à l'accepter, mais en contemplant l'immense arbre qui s'élevait devant lui, il devait bien admettre l'évidence : lui l'important homme d'affaires qui avait parcouru le monde en faisant tourner en cadence de grosses usines remplies de centaines d'ouvriers, lui à qui la société reconnaissante avait fait graver son nom avec solennité sur une plaque en marbre dans son somptueux hall d'accueil, avait incidemment sombré dans la dépression la plus implacable.

*

Jean-Luc Renard fête aujourd'hui ses quatre-vingts ans. Il s'est levé de bon matin pour se préparer à l'événement. Après un frugal petit déjeuner, il a consciencieusement étudié sa petite penderie, choisissant le pantalon en flanelle de couleur marron qui se

mariera élégamment avec sa veste écossaise en laine. Satisfait, il se saisit de sa canne, ouvre la porte de sa propriété et respire l'air ambiant à pleins poumons ; la toux grasse de ces dernières années n'est plus qu'un lointain souvenir. Il fait relativement doux, et d'une démarche empreinte de gravité, il s'avance lentement sur l'allée principale menant au lourd portail qui marque la frontière entre la rue et son domaine. De temps à autre, il regarde les arbres qui s'élèvent dans son parc, les chênes notamment ; certains d'entre eux doivent être plusieurs fois centenaires, et à voir leur magnifique parure s'épanouir en ce mois de mai, leur longue sédentarité semble leur avoir plutôt bien réussi. Arrivé à hauteur du portail, il hésite avant de se diriger vers le portillon ; pour sa première escapade dans la campagne environnante, une sortie par la petite porte semble préférable à quelque chose de plus solennel. De plus, il n'a pas très envie que ces rares voisins remarquent ce changement dans son comportement ; non pas qu'il rechignerait de bavarder quelques instants avec eux, mais il a envie d'être seul pour profiter au mieux de ce moment si particulier. Prudemment, il ouvre le portillon ; une brise légère souffle dans l'air. Au cours de sa vie professionnelle comme durant ses voyages, jamais il n'avait eu à se préoccuper de l'endroit où il devait se rendre. Non seulement son emploi du temps était planifié à l'avance par ses collaborateurs, mais de l'aéroport aux usines, des usines aux hôtels et aux restaurants, il avait toujours eu un chauffeur et un guide à sa disposition ; et, à l'occasion des périples effectués au cours de sa retraite, il avait gardé la même organisation, laissant le soin aux agences de voyages de gérer ce qu'il appelait toujours avec un certain mépris « l'intendance ». Voilà comment, pour la première fois depuis très longtemps, Monsieur Renard se retrouve à devoir choisir par lui-même du chemin à emprunter, et pendant quelques minutes, il reste là à pensivement étudier cette route qui part dans deux directions opposées, en même temps que lui revient en mémoire ce jour funeste au cours duquel on lui avait annoncé qu'il ne pourrait plus voyager. Finalement, et si le chemin vers la liberté prenait l'apparence d'une simple route de

campagne, à deux pas de chez soi ? Comment la liberté pouvait-elle guider le peuple si le peuple lui-même avait toutes les peines de monde à la reconnaître ?

Le vieil homme sursaute. Un petit véhicule utilitaire maculé de boue vient de s'arrêter à sa hauteur ; le conducteur baisse la vitre et tout en le saluant, lui lance joyeusement : « ça fait plaisir de vous voir, Monsieur Renard. Profitez bien de cette belle journée ; à bientôt j'espère ! ». Et la camionnette de reprendre la route en ratatouillant gaiement. Le vieux retraité ne peut se retenir de rire. Il vient à peine de franchir le seuil de sa propriété que déjà l'inattendu est venu lui rendre visite. L'inattendu... Il se rend alors compte combien ses voyages d'agrément ont pu manquer de saveur. On croit partir loin de chez soi pour trouver du pittoresque, de l'exotique, de l'inattendu donc, et pourtant, au-delà de sa luxueuse apparence, l'hôtel avec piscine et bar à cocktail de Bali ressemble à n'importe quel hôtel avec piscine et bar à cocktail de la côte bulgare, avec ses conversations polies concernant les graves problèmes qui agitent le monde ; mais de quel monde ? et puis quel intérêt que toutes ces discussions interminables ? Qu'il soit en zinc ou en acajou, une conversation de comptoir reste une conversation de comptoir, non ? Monsieur Renard rit de plus belle. Le simple bonjour enjoué d'un agriculteur du village vient de balayer dix années de débats raffinés entre anciens diplomates, cadres à la retraite et hauts fonctionnaires en fin de carrière, sans compter cette petite introspection philosophique au sujet de la liberté ; pas le genre de discussion qu'il aurait pu avoir dans les soirées de l'ambassadeur, vu que chaque participant, du haut de sa suffisance, était certain d'être plus libre que son voisin. Un dernier sourire, un brin de sarcasme, et le vieil homme remet les pieds sur terre.

La propriété de Jean-Luc Renard est légèrement en retrait par rapport au village, et en regardant sur sa droite, il voit la route qui s'en va en serpentant à travers les champs ; au loin, il distingue une

grange d'où dépassent d'imposantes bottes de foin. Plutôt que de partir dans cette direction, le vieil homme préfère se diriger vers le centre du petit village auquel il accède par un pont de pierre qui laisse doucement filer à ses pieds une rivière naissante. Une fois le pont franchi, il pénètre sur une place au milieu de laquelle la mairie apporte protection aux habitations qui se pressent autour d'elle. En retrait, derrière une salle des fêtes endormie, un vaste jardin accueille arbres fruitiers et massifs de fleurs. Jean-Luc Renard s'assoit quelques instants sur un banc pour contempler le jardin ; pour reprendre son souffle également. À travers une haie de lauriers, il remarque un chemin qui s'élève le long d'un tertre herbeux ; aussi modeste soit-il, il lui semble que le coteau est comme un défi qui lui est destiné. Monsieur Renard se remet en route.

Bien accroché à sa canne, à l'issue d'une lente ascension, le vieil homme arrive un peu étourdi sur une place usée par le temps où l'herbe commence à envahir des pavés disjoints ; l'espace d'un instant, il croit aborder un édifice en ruine. Pourtant, en bordure de la place, un solide mur de pierre délimite l'accès à une église romane parfaitement conservée. Monsieur Renard hésite avant de passer la lourde porte en bois ; il n'a jamais été un grand pratiquant, il doute même qu'il fût un jour croyant ; mais le lieu lui semble immédiatement familier, et surtout, il est saisi par la paix, la sérénité qui se dégage de l'endroit, les tons ocre qui dominent à l'intérieur de l'édifice religieux renforçant son impression. Et puis, comment rester insensible à cette Sainte Vierge qui, au-dessus de l'autel, vous ouvre aussi chaleureusement les bras ? Jean-Luc Renard se sent tout à coup un peu emprunté ; il avance dans l'allée centrale, tergiverse puis recule avant de choisir une place dans les derniers rangs. Sur le dossier d'un banc faisant office de pupitre, il prend dans ses mains un vieux missel et en feuillette les pages. Quelques souvenirs de catéchisme lui reviennent en mémoire ; il se surprend même à retrouver l'air du Notre Père. Depuis tout ce temps, est-il toujours chanté de la même manière ? Malgré l'inconfort des bancs de

l'église, le vieil homme se plonge alors dans un profond recueillement.

En sortant sur le perron de l'église, Monsieur Renard s'étonne un peu en voyant le soleil couchant ; il ne pensait pas être resté aussi longtemps ; d'ailleurs, il aurait certainement pu passer la nuit à continuer à méditer ainsi s'il n'avait été poussé par l'étrange conviction d'avoir une dernière mission à accomplir avant de rentrer chez lui. Alors qu'il ne l'a pas remarqué en entrant, il aperçoit le petit cimetière en contrebas, gardé par un portillon qui grince légèrement en s'ouvrant. Jean-Luc Renard dénombre rapidement trente à quarante tombes ; au centre, un monument aux morts garde la mémoire d'une vingtaine de noms. Près d'un robinet au pied duquel un seau attend sagement d'être rempli, une vieille chaise en bois est prête à l'accueillir ; il s'assoit et observe les sépultures dont une bonne partie accueille des personnes moins âgées que lui. Quelques tombes ont été fleuries récemment, tandis que la plupart dorment tranquillement sans le moindre ornement ; plus rarement, la mousse a recouvert d'un nouveau linceul une dalle où toute inscription est devenue illisible. Même dans ces lieux où la mort s'écoule doucement, on peut y voir l'usure du temps. Sur son petit fauteuil, le vieil homme regarde maintenant le soleil s'éteindre à l'horizon ; c'est la première fois qu'il pénètre dans un cimetière de sa propre initiative ; certainement la conséquence de cette liberté retrouvée, à moins qu'il soit arrivé là guidé par... comment le formuler simplement... c'est un sentiment si difficile à exprimer avec des mots, cet instant où l'on prend vraiment conscience que l'on arrive tout doucement au bout du chemin.

L'anniversaire

Je ne fête plus mon anniversaire depuis de nombreuses années, et je m'en porte très bien. Ce qui m'agace un peu en revanche, c'est de me sentir obligé de me justifier dès lors que l'on vient me glisser insidieusement à l'oreille : « Alors comme ça, on n'aime pas fêter son anniversaire ? Pourtant, toute personne normalement constituée aime fêter son anniversaire, non ? » Aussi ai-je pris l'habitude, par courtoisie vis-à-vis de mon interlocuteur, mais surtout par faiblesse de ne pas oser le renvoyer sèchement sur les roses, de prendre le temps d'argumenter ma position de la façon suivante : fils unique, la solitude et les sorties en vélo ont souvent été mes seules compagnes, aussi n'ai-je jamais eu beaucoup de monde autour du gâteau à attendre que je veuille bien en souffler les bougies. De plus, je déteste me retrouver au centre des attentions ; sans parler de la traditionnelle et épineuse question : « que souhaites-tu comme cadeau d'anniversaire ? » pour finalement voir la tête de mes proches faire une telle moue que je comprends aussitôt l'inutilité de ma réponse.

Mon dernier souvenir en la matière remonte à une vingtaine d'années, quand deux semaines avant la date fatidique, mes parents avaient insisté pour organiser une fête à l'occasion de mes dix-huit ans. À cette époque, mon argumentaire n'était pas rodé comme aujourd'hui, si bien qu'après une molle résistance, j'accédai à leur demande malgré la certitude que les réjouissances attendues se transformeraient après coup en un désagréable souvenir. En dépit de toute la bonne volonté du monde, je ne trouvais que deux camarades de classe à inviter : Sébastien, celui dont je jalousais en secret la liberté d'action dont il jouissait auprès de sa mère fraîchement divorcée ; et Patrick, dont la principale préoccupation était de me traiter alternativement de réactionnaire et de petit bourgeois pour la

simple raison que je n'avais pas les mêmes idéaux progressistes que lui et son père. Je ne comprenais d'ailleurs pas toujours très bien ce qu'il me racontait à ce sujet, en même temps que je m'étonnais que l'on pût définir son prochain simplement en présageant de ses idées politiques, si tant est qu'il en eût. En amour, c'était des interrogations sensiblement différentes qui m'animaient, mais peu dégourdi, je me sentis absolument incapable d'inviter la plus belle fille de la classe alors que j'aurais ardemment souhaité sa présence. En revanche, sans aucune démarche de ma part, je fus très surpris d'apprendre que mon père irait chercher Sylvie, celle-là même qui avait une fâcheuse tendance à m'adresser un peu trop souvent la parole entre chaque heure de cours ; et comme à dix-huit ans, on était encore très exigeant sur les attributs physiques de la gent féminine, Sylvie ne m'attirait pas vraiment avec sa petite taille et ses lunettes rondes. Le jour tant redouté arriva : Patrick trouva une bonne excuse pour ne pas venir, Sébastien repartit très vite pour aller retrouver ses potes au bar de son village ; il ne me resta plus que Sylvie qui m'infligea un monologue de près de deux heures. Le coup de grâce, ce fut mon père qui le porta en déclarant après l'avoir raccompagnée à son domicile : « Je l'aime bien cette Sylvie. Je trouve vraiment dommage qu'elle ne soit pas ta petite copine... » *Tu quoque mi pater !* Ce fut ma dernière pensée à la clôture de cette pénible journée.

L'année suivante, je retrouvais Sylvie sur les bancs de l'université lorsque je m'y échouais les rares fois où j'arrivais à me lever le matin. Là, elle réussit sans difficulté à me convaincre que la solitude était une maladie honteuse ; Sylvie ne rencontra plus aucune résistance et put enfin devenir ma petite amie. Quelques années plus tard, je l'épousais pour le plus grand bonheur de mes parents. En me rappelant aujourd'hui cette succession d'événements, je m'aperçois combien ma vie avait pris une tournure incompréhensible, l'ironie de l'histoire étant qu'il aura fallu que j'attende d'être majeur pour progressivement perdre mon indépendance, au moins jusqu'à mon quarantième anniversaire, lorsque Sylvie décida de me quitter et

que... mais tout cela n'a que bien peu d'importance dans le cadre de ce récit. De plus, je commence à me demander si je n'ai pas eu tort de vous livrer sans détour mes états d'âme ainsi qu'une partie de mon intimité. Certes, il est peu probable qu'un écrivain s'empare un jour de ma petite histoire, mais si par une étrange coïncidence il devait la reprendre à son propre compte, j'espère qu'il aura au moins la délicatesse de la modifier en profondeur pour me rendre méconnaissable.

*

Un soir de décembre, je pénétrais à une heure tardive dans le hall glacial d'une gare de banlieue. Je venais de claquer la porte de la chorale dans laquelle je chantais pourtant joyeusement depuis quelques mois, suite au remplacement de l'ancien chef de chœur par un nouveau qui en manquait cruellement. Sur le quai désert, je faisais les cent pas pour tenter de me réchauffer ; j'étais en colère, mais surtout triste que mon aventure musicale s'arrêtât si brutalement. Au moment où le train allait se mettre à quai, j'entendis derrière moi quelqu'un m'interpeller : « Sans déconner, mais on dirait Frédéric ! Mais oui, c'est bien Frédéric ! Salut Fredo, C'est moi, Sébastien ! Enfin Seb quoi ! les années lycée, tu te souviens ? » En une fraction de seconde, je fus projeté presque vingt ans en arrière, et me revinrent aussitôt en mémoire une multitude de souvenirs comme s'ils dataient d'hier ; plus tard, après notre rencontre, je prenais également conscience que je pourrais être le père d'enfants en âge d'aller au lycée. Je restais quelques instants interdit sous le regard amusé de mon ancien camarade qui heureusement, se montra plus disert que moi « Alors, qu'est-ce que tu deviens mon vieux ? Tu te souviens de Patrick ? Il en a fait du chemin depuis le lycée ! Ah, tu n'étais pas au courant ? Et de la petite Sylvie qui te courrait après ? et toi qui n'arrivais pas à t'en dépatouiller ! Non ! Tu t'es marié avec elle ? Sans déconner ! Et vous avez divorcé récemment ! Je... enfin... désolé... Comme quoi, quand ça veut pas, ça veut pas hein ?

Sacré Frédéric, ça me fait plaisir de te revoir ! », pour qu'à la fin de notre conversation il insiste afin que nous échangions nos adresses et nos coordonnées téléphoniques. Rencontre sans lendemain croyais-je. Quel ne fut pas mon étonnement lorsque je découvris deux mois plus tard une invitation dans ma boîte aux lettres me conviant à son anniversaire qu'il fêtait conjointement, le hasard est curieux, avec Patrick.

*

Si je n'aimais pas fêter mon anniversaire, je n'aimais pas non plus fêter celui des autres. D'ailleurs, je déclinais régulièrement les rares invitations qui m'étaient proposées, et suite à ces refus, il était fréquent que je n'entendisse plus parler de la personne qui m'avait conviée. Cette fois-ci pourtant, ma curiosité fut la plus forte et j'imaginai retrouver à cette occasion, plus de vingt ans plus tard, d'autres anciens élèves de mon lycée ; naïvement, sans doute m'attendais-je à plonger de nouveau dans un bain d'adolescence.

Mes deux anciens camarades avaient loué un très beau gîte en lisière de forêt, à une quinzaine de kilomètres de la ville de notre enfance où je me rendais encore régulièrement pour rendre visite à mes parents ; en revanche, il y avait bien longtemps que j'avais traversé cette partie du département. Je reconnus pourtant sans difficulté la nationale que nous empruntions pour aller voir ma grand-mère, une route parfaitement rectiligne ponctuée d'innombrables montagnes russes qui laissaient bien peu de visibilité dès lors que l'on se retrouvait à devoir doubler un tracteur ou un semi-remorque chargé à bloc. Des années plus tard, la route n'avait guère changé, quelques platanes en moins peut-être, et puis aussi les poids lourds qui semblaient dédaigner cet axe de circulation maintenant qu'une autoroute passait à proximité ; quant aux tracteurs, je n'en vis aucun, sans doute parce que les agriculteurs avaient quasiment disparu de ces espaces où les villages d'autrefois

avaient suffisamment grossi pour se transformer en petites villes se frottant les unes aux autres. Nous étions à la fin de l'été, et même si le rouge et les tons orangés n'avaient pas encore fait leur apparition, je sentis comme un avant-goût de l'automne et fus pris d'une langueur mélancolique en quittant la longue ligne droite pour prendre la direction du hameau qui abritait le gîte. Il faisait encore relativement chaud en cette fin d'après-midi. Sur la petite route départementale, je me retrouvai coincé derrière un énorme tracteur. Soulagé de recouvrer un environnement plus conforme à mes souvenirs, les champs et des bouts de forêts composant maintenant en grande partie le paysage, je restai sagement derrière l'engin agricole ; je coupai la climatisation et baissai la vitre : le vent et les odeurs de la campagne s'engouffrèrent immédiatement dans mon véhicule. Je revis un instant mon père au volant de sa deux-chevaux, avec la petite vitre qui se balançait alors qu'il avait le bras accoudé à la portière. Le sourire aux lèvres, il me regardait dans le rétroviseur et ponctuait toujours la fin de nos promenades avec la même phrase : « Alors fiston, c'est quand même bien agréable une balade en forêt par un temps pareil, tu ne trouves pas ? » Je soupirai ; je m'étais presque arrêté en tournant sur la minuscule route où seul le petit panneau « gîte rural » m'indiqua que j'étais toujours dans la bonne direction. L'herbe commençait à envahir le milieu de la chaussée, comme sur ce petit chemin où mon père et moi promenions le chien chaque dimanche matin. Je dus interrompre là ma rêverie : j'arrivai devant un vaste parking déjà bien garni, et dans quelques minutes j'allais hélas m'apercevoir que le présent s'accordait bien mal avec le passé ; que si les souvenirs de l'enfance étaient si précieux, c'était parce qu'ils restaient des souvenirs, et rien que des souvenirs : la deux-chevaux, la voix de mon père, le petit chemin, le chien qui trottait en jappant gaiement à mes côtés.

J'étais un peu en retard ; la plupart des invités discutaient déjà en petits groupes en attendant que l'apéritif fût servi à un buffet autour duquel trois serveurs s'affairaient encore. Quand je le vis,

mon attendrissement provoqué par la résurgence du passé vola en éclat. Il avait une bière à la main, et malgré son visage ravagé par l'alcool, malgré son important embonpoint, je le reconnus immédiatement en même temps que je m'interrogeai intérieurement, complètement incrédule : « non, ce n'est pas lui ; ce n'est pas possible, ce n'est pas Pierre ! » Quand il m'aperçut, je sentis une imperceptible moue passer sur son visage ; il m'interpella : « Mais c'est Frédéric ! tu n'as pas changé mon gars ! » J'ai toujours pensé que cette phrase que l'on prononçait régulièrement en rencontrant une personne perdue de vue depuis longtemps était une formule de politesse entièrement dénuée de sens, car de mon côté également, j'avais pas mal changé : quelques rides traversaient un front beaucoup plus fermé qu'autrefois, et alors que j'avais à dix-huit ans l'apparence d'un militaire fraîchement engagé, voilà que cela faisait presque une année que je n'avais pas été chez le coiffeur, laissant ainsi mes cheveux légèrement grisonnants boucler comme bon leur semblait.

Le jour où je débarquai au lycée, j'eus l'impression de pénétrer dans un autre monde. Au collège, j'évoluais dans un univers encore enfantin, presque innocent, et si je dus faire face une ou deux fois à la violence de mes condisciples, je fus surtout bercé par les parties de carte avec les copains sous le préau les jours de pluie, et les parties acharnées de football le reste du temps ; quant aux filles, elles n'étaient que des êtres lointains appartenant à une race étrangère. Il serait réducteur, et finalement navrant de dire que j'entrevis le monde des adultes seulement en entrant en classe de seconde, mais ce fut pourtant bien au cours de cette année que je découvris l'alcool, que je commençai à fumer, suivit avec ferveur les grèves lycéennes et leurs revendications abracadabrantes, et enfin que je pris pleinement conscience que les adolescentes pouvaient être successivement des êtres fragiles et des harpies aux griffes acérées, soit une mécanique presque impossible à maîtriser, mais au demeurant si désirable. Ce fut au cours de cette rentrée scolaire riche

en révélations que je fis la connaissance de Pierre ; il devint rapidement celui qui m'entrouvrit toutes les portes de ce nouveau monde. Ce fut par son intermédiaire que je délaissai mes gentils chanteurs franchouillards en faveur d'une assourdissante déferlante anglo-saxonne ; ce fut lui qui, avant que je prisse un peu d'assurance, m'acheta mes premiers paquets de cigarettes, et puis surtout, moi qui étais si emprunté vis-à-vis des filles, ce fut lui que je vis avec à son bras une magnifique lycéenne de terminale, dispensant au milieu de la cour toute son expérience aux adolescents attardés dont je faisais partie. Autant que je pusse m'en souvenir, je n'étais pas vraiment jaloux ; je passais surtout le plus clair de mon temps à m'interroger sur mon propre sort, me demandant si ce jeune homme que je considérais comme le prince du lycée n'avait pas déjà réussi sa vie, alors que la mienne n'avait pas encore franchement commencé. Dans certains moments d'angoisse, il m'arrivait même de penser que je pusse l'avoir ratée.

Je restais très peu de temps en compagnie de Pierre, d'autant qu'il n'était jamais aisé de converser avec quelqu'un qui avait déjà bu plus que de raison : il avait généralement tendance à ne pas vous écouter, à radoter des propos peu compréhensibles, pour finir dans le meilleur des cas par pleurer dans vos bras. De plus, Pierre avait, selon l'expression populaire, « l'alcool triste ». Il tenait des propos cyniques à l'aide desquels je compris qu'il était toujours célibataire, que « les gonzesses c'étaient rien que des garces », et que s'il travaillait chez un concessionnaire, c'était seulement « pour le fric et rien d'autre ». Moi qui étais considéré par beaucoup de lycéens comme le garçon un peu naïf fraîchement débarqué de sa campagne, ce qui n'était pas nécessairement faux, au moins pouvais-je constater avec le temps que ma maturation lente m'avait sans doute évité de « prendre la vie en pleine gueule » comme le déclara mon ancien camarade dans un fugace instant de lucidité. Sur le coup, je fus extrêmement choqué de le retrouver dans de telles dispositions, et plus tard, alors que je quittais la fête, je fus sincèrement attristé de le

voir s'écrouler après une danse et une bière de trop.

Sonné par cette première rencontre qui me laissa profondément mal à l'aise, je me dirigeai vers mes hôtes afin de les saluer. Patrick m'adressa à peine la parole, tant il était énervé. Je m'étonnai de le retrouver si élégamment vêtu, avec sa femme et ses trois enfants qui ne bronchaient pas à ses côtés, et sermonnant le traiteur en lui racontant qu'au sein de l'importante société où il exerçait de hautes responsabilités, il mettait un point d'honneur à toujours honorer la moindre de ses obligations, et ce quelles que soient les circonstances et les difficultés rencontrées. Si toutes ces années ne nous avaient pas séparées, j'aurais bien tenté de lui rappeler l'ardeur avec laquelle il défendait le faible et l'opprimé au cours de nos discussions ; je n'osais pas, surtout qu'il aurait été capable de m'affirmer droit dans les yeux que non seulement ses idéaux n'avaient pas changé, mais que sa probité exemplaire l'autorisait à agir ainsi ; ce n'était pas avec Patrick non plus que j'allais pouvoir m'entretenir avec insouciance de nos jeunes années. Je reprenais espoir en m'avançant vers Sébastien, car après tout, c'était lui qui était la cause de ma présence ici ; peut-être mon salut viendrait-il de là. Quand je lui eus serré chaleureusement la main, il me présenta rapidement son épouse, et pendant quelques minutes, nous n'échangeâmes rien d'autre que de simples banalités dans une atmosphère beaucoup moins détendue que lors de nos récentes retrouvailles ; puis celle qu'il appela Marie s'excusa pour aller saluer d'autres convives. Se sentant tout à coup libéré, Sébastien me pressa le bras comme s'il s'accrochait à une bouée de sauvetage, et j'appris avec stupéfaction la relation catastrophique qu'il vivait avec sa femme. Au moment où il allait commencer à rentrer dans les détails les plus sordides de leur intimé, je m'enfuis vers le buffet qui enfin venait d'ouvrir ; je saisis sans réfléchir quatre petits fours, et un peu embarrassé par ma petite assiette dans la main gauche et mon verre de champagne dans la main droite, je tentai de trouver un îlot de tranquillité au milieu de toute cette agitation. En parcourant les

visages, je ne reconnus personne, et j'en fus presque soulagé, tant j'étais maintenant angoissé à l'idée de me retrouver face à une nouvelle rencontre désastreuse. À l'extrémité d'une grande table nappée de blanc, j'aperçus plusieurs chaises vides à l'ombre d'un vieux marronnier ; à proximité, seul un homme écrivait sur un petit carnet, ce qui ne l'empêcha pas de me remarquer, car alors que je m'approchais le plus discrètement possible, il m'apostropha très courtoisement : « Mais je vous en prie, venez vous installer, il fait très doux sous cet arbre ; de plus, le coin est relativement calme ! » En prenant place, je gardai les yeux fixés sur son carnet. L'inconnu me considéra avec un air amusé et entama la conversation :

« — Cela pourrait paraître étrange qu'un homme invité à une belle fête d'anniversaire restât ainsi à l'écart, avec simplement un carnet à griffonner et un stylo à mordiller en guise d'amuse-bouches. Même si je suis un lointain parent de Patrick, je vous avouerais bien volontiers que les raisons de ma présence ici ne sont que purement professionnelles. Pour tout vous dire, mon métier consiste à observer mes semblables. Tenez, prenez cet homme à l'air triste qui est appuyé contre le mur en regardant l'horizon ; étonnante son écharpe en soie bicolore autour du cou, soit dit en passant. Il m'a indiqué s'appeler Maximilien, et malgré un poste de cadre dans une entreprise florissante, il ne rêve que d'une chose : démissionner pour devenir artiste. Et cet autre homme près du buffet, qui discute avec une certaine Madame Volnais, et dont le mari, Lucien Volnais, joue au ballon avec leur fils sur le gazon ; ce bel homme se nomme Guillaume de la Tassignière. Tout à l'heure, il m'a entretenu de sa passion pour le golf. Non loin d'eux, il y a également ces deux personnages, au demeurant singuliers qui, à grand renfort de kirs, refont le monde, ou bien se racontent des histoires drôles, je ne saurais dire ; ce qui est certain, c'est qu'ils passent du rire à quelque chose de plus grave en une fraction de seconde. Au pied de Sylvain, celui qui a de longs cheveux et une barbe imposante, un étui de guitare. Son comparse, qui n'a pas la langue dans sa poche, m'a

indiqué avec un large sourire qu'il jouait du balai dans une harmonie municipale ; je me demande encore s'il ne se moquait pas un peu de moi ! Mais quittons le buffet quelques instants pour nous attarder sur la table située derrière nous. Avant de venir m'asseoir ici, j'ai passé un agréable moment en compagnie d'Arnaud Brun, un jeune homme qui m'a raconté son travail auprès de personnes âgées sous l'œil attendri d'un vieux monsieur, Jean-Luc Renard si ma mémoire ne me joue pas des tours, et qui m'a indiqué goûter une paisible fin de vie dans une très belle propriété non loin d'ici. Il y avait avec eux deux autres personnes ; où sont-elles d'ailleurs ? Ah ! Les voilà qui reviennent visiblement d'une petite promenade. Il s'agit de Thomas Colombin, cloué sur un fauteuil roulant à la suite d'un terrible accident de voiture et qui est poussé par Charles Montfroi, homme de lettres à ce que j'ai cru comprendre, mais avec qui je n'ai pas encore eu l'opportunité de discuter. D'ailleurs, figurez-vous que je suis moi-même homme de lettres puisque, permettez-moi de maintenant me présenter, je m'appelle Henri Gérard et je suis écrivain, même s'il m'arrive parfois de publier des romans policiers sous le pseudonyme de *Riton*. Sur ce carnet qui vous intrigue tant depuis tout à l'heure, je prends des notes pour mon prochain livre. Comme j'ai la chance de connaître un peu plus qu'un succès d'estime, j'ai obtenu de mon éditeur d'écrire pour mon prochain ouvrage un recueil de petits portraits d'individus plutôt ordinaires, du genre de ceux que l'on peut croiser à l'occasion d'une banale fête d'anniversaire. En lisant le journal ce matin, j'ai également noté deux faits divers qui ont attiré mon attention : la mort d'un agent immobilier dans des circonstances qui restent encore inexplicables ainsi que les derniers rebondissements du meurtre d'un enfant ; cela peut toujours servir. Dans un autre domaine, plus léger je vous l'accorde, mais qui a son importance dans les rapports que l'être humain entretient avec les machines, je ne m'interdis pas non plus d'écrire une petite nouvelle dont le téléphone portable pourrait être un des protagonistes. Oh ! mais pardonnez-moi, je m'aperçois que j'accapare honteusement cette conversation ! Je vous laisse la parole en me permettant de vous

demander, par simple curiosité il va sans dire, ce qui vous amène à cette fête d'anniversaire. »

Alors que je n'étais pas habitué à réagir de façon impromptue, je me surpris à répondre à cet individu du tac au tac. Il faut dire que son petit discours plein de fausse bienveillance, limite mielleux, m'avait quelque peu agacé ; de plus, je ne me mépris aucunement sur ses intentions quand il me posa innocemment sa question.

« — Monsieur Gérard, j'ai été très heureux de faire votre connaissance, et j'ai apprécié que vous me narriez vos découvertes concernant quelques-uns des invités présents. Sans vouloir vous offenser, je préfère que nous en restions là, car je n'ai pas très envie de me voir atterrir dans un livre, même si je suis certain que vous ne manquerez pas de mentionner notre échange d'une manière ou d'une autre. De plus, il commence à se faire tard et je souhaite ne pas être trop fatigué pour demain, car je participe à une course cycliste non loin d'ici ; il serait dommage que j'eusse la tête dans le guidon suite à cette soirée ! Au revoir cher monsieur, et ravi d'avoir fait votre connaissance ! Au moment où je me levais sous son regard incrédule, je crus opportun d'ajouter : « De plus, je n'aime pas les fêtes d'anniversaire ! »

*

Suite à cette fameuse soirée, je n'entendis plus jamais parler de Patrick, Pierre et Sébastien ; de Henri Gérard et de sa galerie de portraits non plus. Je suis tranquillement retourné à mes longues sorties solitaires en vélo, et ce soir, en refermant le petit livre sur lequel je commence à m'endormir, je ne suis pas fâché de constater que ce retour aux sources, un peu à l'écart des hommes et de leurs turpitudes, est loin d'être une mauvaise nouvelle.

Printemps 2019

Table des matières

Une bien mauvaise nouvelle.....	7
Un fameux swing.....	15
Charité bien ordonnée.....	19
Un bon coup de balai.....	25
L'agent immobilier.....	29
Que justice soit faite !.....	33
Très chère amie.....	37
Catherine.....	43
Le relecteur.....	47
Demain, il aura neigé.....	53
Crépuscule.....	59
Tempête intérieure.....	75
Au bout du chemin.....	89
L'anniversaire.....	97

Les bâtisseurs du temps - Paul Jeanzé
Février 2021

